

BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Editorial	1
Un nouvel Omnium à Luxembourg	5
Abreisskalender	7
A bicyclette	9
APROPOS	17
Quo vadis Lëtzebuerg?	19
Potpourri	27
Rétrospectives 1983-2007	29
Gesiichter aus dem Athenee	52
Brimmeyer: une adolescence au collège	53
Les vertus du vin	62
Athenaeum sit Luxemburgi decor	63
Robert Loewen: Straflager Stahleck . . .	69
Das 333 jährige Athenäum	77
Photos souvenirs	87

Fascicule N° 26

Anciens de l'Athénée

Janvier 2008

24, Bd Pierre Dupong L-1430 Luxembourg



ditorial

Faut-il une Université à Luxembourg?

Comme toujours, les opinions sont partagées. C'est pratique d'avoir son université à portée d'une promenade à pied, au saut du lit après avoir dégusté le bol de café que maman a préparé avec soin et amour. Pourtant, diront d'autres, le séjour dans une université étrangère permettra à nos jeunes de savourer l'enseignement de grands maîtres. Chers lecteurs et amis, les pays qui recevaient de bon gré nos jeunes avides de savoir, la France, la Belgique, la Suisse, l'Allemagne sont serviables, certes, mais pendant combien de temps sont-ils encore à même d'assurer la formation de notre matière grise in spe? Ne sont-ils pas débordés par l'affluence des autochtones, ne seront-ils pas obligés à dissuader les voisins de prendre la place des leurs?

Donc, il faut une université à Luxembourg pour occuper la place qui est la nôtre. D'ailleurs, nous sommes riches, nous le lisons et nous le disons, nous sommes très riches. Quelle université voulons-nous? Quelle sera sa structure, son style? Ce n'est pas à nous de distiller de bons conseils.

Mais, faut-il absolument que nos jeunes aillent à l'étranger? Certes, mon cousin, en étudiant intelligent, sérieux, travailleur avait suivi, pendant ses études de philosophie l'enseignement de Honecker, de Heidegger, écouté les doctes conférences d'Etienne Gilson, Lavelle, Le Senne, Bréhier, Bachelard. L'enseignement de très haut niveau convient-il au débutant? Il est connu que les jeunes Luxembourgeois, arrivés dans l'université de leur choix, s'agglutinent et se rencontrent entre compatriotes en société exclusive. Chez nous, ils pourraient en faire autant.

«Où veux-tu en venir?» me demandez-vous, chers lecteurs. Je pense que l'université n'est pas seulement l'endroit où le jeune étudiant va assouvir sa soif de savoir en buvant la science et les doctes raisonnements distillés par la bouche de grands maîtres, c'est aussi, et peut-être surtout, l'occasion et l'endroit de s'ouvrir au monde.

Au début de mes études, nous étions agglutinés entre Luxembourgeois. Lorsque je me suis inscrit comme élève «régulier», passant les examens en France et au Luxembourg, j'entrai de plus en plus en relation avec mes camarades français: Il y avait Jean Bel, grand, mince, fils de général, Roland Bourgeois, que nous appelions «grenouille» à cause de sa ressemblance avec ce batracien sympa. Nous complétions réciproquement nos cours et nous échangeons des livres.

Le contact avec des non-carabins (qui n'étaient pas étudiants en médecine) et avec ceux venant de pays lointains se fit spontanément: Omar Shar, candidat ingénieur, me fit goûter la confiserie libanaise, délicieuse et très sucrée, tout en plaidant pour son pays. Haig Papazian, également Libanais, se rappelait ses origines arméniennes, comme son nom le trahit. Ses grands-parents et ses parents avaient survécu au génocide du début du siècle en fuyant leur patrie. «Papa» était tombé amoureux d'une Anglaise assez enveloppée. Un jour il me supplia de **m'occuper** de la copine inséparable de la femme de ses rêves, celle-ci, maigre comme un clou, intellectuelle, encore plus «british», pour **qu'il** puisse susurrer une déclaration **d'amour** à **l'oreille** de sa dulcinée. **L'affaire** se passa un dimanche dans la neige à Gérardmer. **J'ignore** les suites.

Je pense aux Cambodgiens, étudiants à l'Agri, de petite taille, minces, très sensibles: Norodom, cousin du roi Sihanouk. Je pense surtout à Samy Srin, affable, presque quotidiennement il venait dans ma piaule, me faisait écouter des disques dont il possédait une belle collection. Avec Samy, j'étais resté en relations épistolaires jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Pol Pot . . . depuis silence. Un souvenir douloureux.

Nabavi était étudiant en médecine, Iranien. Il avait une dizaine d'années de plus que nous. Le matin, comme nous, il prenait le bus pour se rendre à la fac, sauf, . . . s'il passait sur le trottoir d'en face et criait: «Diras professeur Nabavi ne vient pas, . . . Nabavi aujourd'hui marié 24 heures à Bar-le-Duc». Un jour, il s'est marié avec une jeune fille qui vendait et compostait les tickets de bus. Elle se croyait belle. Était-ce un mois ou deux plus tard, que j'ai vu la petite après une tentative de suicide: Nabavi l'infidèle! Il y a une dizaine d'années, j'ai reçu une lettre du Dr. Nabavi, grand et très estimé cardiologue à Téhéran.

Hakimi, Iranien également, étudiait à l'Institut d'Agronomie. Il était le seul étudiant à posséder une voiture «automobile». Lors des sauteries, de sa voix nasillarde, il soufflait à l'oreille de ses partenaires: «Mademoiselle, j'ai une Quat'Chevaux». Argument convaincant, s'il en fallait. Nous nous déplaçons à pied, à bicyclette et en bus.

Léonard Yvassa, un Togolais de grande taille et de peau très noire, faisait état d'un tempérament gai et amical, mais dans son for intérieur se cachait un nationalisme africain convaincu. De jeunes Togolais, rencontrés il y a plus de 20 ans, m'ont raconté qu'il était devenu Ministre de l'Agriculture de son pays.

Était-ce en troisième année qu'un groupe de quatre étudiants en médecine sarrois arrivèrent? Ils étaient plus âgés que nous, leur francophonie était humble, leur francophilie des plus douteuses. L'un d'entre eux, Kurt Sauer, s'attacha à moi. La guerre apparemment avait laissé ses traces: il était maigre, d'une pâleur diaphane et il bégayait. Jamais, il ne me parlait de la guerre. Son appétit me surprenait. Comme il était un tantinet timide, il me demanda plus d'une fois au restaurant universitaire: «Dis, geh'n wir noch Nach . . . Nach . . . Nachschlag holen». Pourtant, les rations étaient copieuses. Je l'accompagnais et lui versais encore une partie de ma ration.

A partir du moment où je commençais ma spécialisation, le service à l'hôpital m'occupait à partir de 8 heures du matin pendant une grande partie de la journée; une ou deux fois par semaine, j'étais de garde pendant 24 heures. Je ne trouvais

plus l'occasion de parler ma langue maternelle. Je liai connaissance et devins ami avec des garçons qui m'accompagneront pendant presque cinq années et avec lesquels je suis resté en relation, superficielle il est vrai, jusqu'à maintenant.

Jacques Scheffler devint un copain fidèle. Lorsque par le hasard du programme nos séances de travaux pratiques passées aux étudiants coïncidaient, je passai le chercher. Sa maman, veuve d'un médecin-vétérinaire, une femme discrète, un peu «vieille France», d'une gentillesse exquise, nous versait un dé de Mirabelle de Lorraine, provenant de ses terres dans la Lorraine profonde. Cette Mirabelle de haute qualité huilait nos langues et facilitait notre exposé aux étudiants. Jacques exerça comme gynécologue-accoucheur à Longvilly. Il nous quitta pour toujours encore jeune.

Bernard Gabiano, le «gros pétoine», toujours prêt pour un mot blagueur et spirituel, combinait ses études avec le métier de speaker des nouvelles à Radio Nancy-Lorraine. Il s'est installé dans notre spécialité à Metz. Sa disparition m'a attristé. Pierre, dit Coco Bertrand, fils d'un garagiste de Verdun, a exercé l'art obstétrical à Reims. C'était un garçon sérieux, parfois bougon, mais franc et sincère. Guy Rousseau était fils de médecin à Verdun, son humour plutôt noir avait toujours une connotation de finesse. Je l'ai connu en homme de conviction, prêt à défendre âprement ses idées. Il s'est installé dans sa ville natale. André Mislser exerçait notre art à Saint-Dizier. Il habite un vieux château, où Paul Claudel a rédigé l'une ou l'autre de ses pièces.

Marcel Ribon allait profondément influencer ma vie. Mon aîné seulement de quatre années, jeune et brillant chef de clinique, il me prit dès le départ sous son aile. Il me faisait travailler, «bosser comme un chancre», tout en plaçant: «Ne remettez jamais à demain, ce que vous pouvez faire après-demain». Je ne suivais pas ce principe, d'ailleurs, il ne me l'aurait pas permis; lui le suivait et il est devenu Professeur de Faculté. Ribon m'emmenait aux journées d'études, surtout à Paris. Grâce à lui, j'ai pu rencontrer le Professeur Lacomme, titulaire de la chaire de Port-Royal, «bel homme», aux cheveux grisonnants, assis derrière son bureau Louis XV, le mobilier assorti, décoré à la peluche rouge. Dans un recoin de Port-Royal, au niveau du grenier, nous avons été reçus par le Professeur Ascheim, un des pionniers de l'endocrinologie sexuelle. Juif, il avait dû fuir l'Allemagne et se réfugier à Paris. Il était en train de réexaminer ses préparations histologiques, autour de 30.000 pièces ou plus, et de comparer son interprétation actuelle avec celle qu'il avait notée dans les années vingt et trente. D'un air désabusé, il nous racontait des épisodes de sa vie, intercalant des phrases en allemand que je m'empressais de traduire à Ribon.

Le soir, passant au service, Ribon vint s'enquérir «si j'avais bien travaillé», puis, il m'emmenait au Café du Commerce manger des tripes à la mode de Caen. Si, tard le soir, le Commerce était déjà fermé, nous allions chez lui. Dès la porte d'entrée, il appelait son épouse: «Mimi, lève-toi, prépare-nous une omelette». Madame Ribon vint, nous glissait un mot gentil assorti d'un large sourire, elle nous préparait une omelette savoureuse, allait se recoucher, tandis que nous continuions à parler folliculine, progestérone sans oublier les autres hormones.

Marcel Ribon avait mijoté un projet pour me retenir dans son giron à la Faculté de médecine. Je l'ai remercié, considérant que mon devoir était d'être chez les miens et que l'exercice pratique et quotidien de mon métier assouvirait mieux mon besoin de contact humain. Ribon et moi sommes restés d'excellents amis jusqu'à son décès début février 2006. Un jour, il m'a raconté que sur son bureau, à portée de main, il avait gardé trois thèses de doctorat: celle de sa fille, celle de son frère et la mienne. Pour moi, il est resté un maître à penser.

Au début de 1955, je suis revenu à Luxembourg, ville tranquille alors, petite-bourgeoise, où tout le monde se connaissait et où personne ne me connaissait: j'étais l'illustre inconnu. Je rencontrai nombre de gens distants, quelques personnes chaleureuses. Reprendre racine s'avéra difficile.

Ce que je viens de raconter résume - n'ai-je pas été trop prolix? - un autre aspect de la vie estudiantine universitaire. Ce ne sont pas ces épisodes, parfois loufoques, qui ont laissé leur trace. Tous les copains ont confessé leurs joies, leurs soucis, leurs fiertés, leurs souffrances. Certes, l'enseignement, mais surtout le commerce avec les grands maîtres sont précieux, mais l'échange d'idées avec toute cette jeunesse de couleurs et de mentalités différentes, où chacun d'une façon ou d'une autre, enraciné dans son passé, ses problèmes, a formé sa personnalité, m'a ouvert au monde. Grâce à eux, je me sens encore un peu carabin. N'est-ce pas surtout cela l'université?

Joseph Mersch



AAA Association des Anciens de l'Athénée

Marc Hoffmann, président Gilbert Maurer, secrétaire Jos Faber, trésorier
Carlo Ackermann, Claude Feyereisen, André Glodt, Norbert Gruber
Emile Haag, Marcel Haas, Jean Koepfler, Jos Krier, Joseph Mersch
Roger Petry, Martine Stein-Mergen, Claude Wassenich, Roby Zenner
Sylvère Sylvestrie, représentant des enseignants
24, Bd Pierre Dupong L-1430 Luxembourg

La cotisation s'élève à 10 € : ccpl IBAN LU81 1111 1761 0045 0000
email: anciens@al.lu

Un nouvel Omnium à Luxembourg.

F. C'est donc sérieux, mon cher, cette idée de vouloir ériger une université à Luxembourg?

E. Ai-je l'habitude de plaisanter? N'ai-je pas l'air terriblement sérieux? Ce projet serait assuré d'un brillant avenir, il n'y a pas l'ombre d'un doute, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue financier.

F. Excusez-moi, mon cher, mais je suis né sceptique et vous me faites songer malgré moi à certain projet, celui de la société de l'Omnium, ce rêve audacieux du prodigieux Marquet qui promettait d'exonérer d'impôts tous les Luxembourgeois présents et à venir, en faisant ruisseler un Pactole d'or éblouissant et merveilleux à travers notre pays, transformé en vrai pays de cocagne. Votre projet serait quelque chose comme un «Omnium» intellectuel qui ferait affluer les étrangers, capitaliserait l'intelligence indigène, et donnerait enfin à notre enseignement tronqué et décapité par la maladresse et la bêtise de nos politiciens plus ou moins socialistes «l'unité, la profondeur et la stabilité qui lui manquent aujourd'hui.»

E. C'est bien cela, sauf la comparaison un peu désobligeante . . .

F. Vous n'êtes pas indulgent pour notre enseignement, ni pour nos gouvernants; et puis croyez-vous que ce soit là le grand remède qu'il faut à tous nos maux? On dit que nous souffrons déjà d'une surproduction inquiétante de diplômés et que nous marchons au devant d'une crise . . .

E. Votre objection n'est qu'apparente. Suivez-moi bien; j'argumenterai d'abord «a priori» et puis «a posteriori», car j'ai tout un plan dans ma tête. Donc, du point de vue scientifique -- et si je dis Science, je pense surtout à la Chimie -- que nous importent les éternelles tirades des poètes grecs, latins ou autres? Que nous veut-on avec leur calligraphie et leur orthographe? Je ne sache pas que ces bagatelles contribuent à la véritable culture! Tout cela était bon au temps jadis! Voilà la seule surproduction dangereuse! Mais la Science, la Chimie, vous dis-je, il n'y a que cela, pour l'agriculture, pour les arts et métiers aussi bien que pour le commerce et l'industrie!

F. Le fait est que, par le temps qui court, nos industriels et nos commerçants devraient être plus que jamais au courant de la falsification des denrées, du vin mouillé, du son et du remoulage «corrigé», des confitures frelatées . . .

E. Toutes les classes ont donc a priori un intérêt vital à «la précision de la position de la question concernant la fondation d'une telle institution»! D'autre part, la preuve n'est-elle pas faite depuis longtemps par l'université populaire p. ex. et ne suffirait-il pas de conférer tout simplement à ses éminents représentants le titre de professeurs d'université? N'avons-nous pas un Directeur de Laboratoire de l'Etat pour le contrôle des denrées alimentaires, un Institut de Physique, un Institut de Biologie et plusieurs autres Instituts: autant de chaires toutes désignées, sans compter le concours des autres savants qui ne sont pas assez appréciés parce qu'ils sont trop modestes? Déjà l'un d'eux est, dit-on, sur le point de démissionner et de tourner le dos à sa patrie ingrate?

F. Il est vrai que nous avons une pléthore de savants, même des dynasties de savants. Mais vous oubliez peut-être un détail qui a pourtant une certaine importance: la question d'argent.

E. Bagatelle, exagérée à plaisir par des jongleurs de chiffres. Ne comptez-vous donc pour rien l'affluence des étudiants étrangers attirés par nos sommités scientifiques et littéraires dont quelques-unes sont en passe d'avoir une réputation européenne? Or, la fonction crée l'organe et réciproquement. Une fois la tradition établie, notre réputation ira en grandissant, grâce aux garanties d'orthodoxie que nous offrirons. Car la religion, déclarée indispensable à toute éducation, figurera en tête de nos programmes et nous assurera l'immense réclame des milieux bien-pensants.

F. Je ne sais pourquoi il me faut penser toujours à ce projet de l'Omnium qui alluma tant de convoitises; excusez-moi, mais je vous ai dit que je suis né sceptique, et même à supposer que vous ayez le nombre, auriez-vous la qualité?

E. Nous aurions dès lors le droit d'opérer une sélection. Quant aux médiocres et aux imbéciles nous les enverrions se faire recevoir «docteurs à Fribourg ou ingénieurs à l'université catholique de Louvain»!

F. Et les professeurs, que ferions-nous? --

[Extrait de «La vie drôle; petites causeries d'un flâneur 1912]

Précision sur le «Projet Omnium»:

Vers 1904, «Ein Centralcomité der Stadt und Umgebung Luxemburg zur Förderung des Wohlstandes im Grossherzogtum» oeuvrait dans le but de faire accepter par la population et par là aussi par les élus politiques, la constitution d'une société du nom d'«Omnium Immobilier Luxembourgeois». Le but de cette société: acheter et urbaniser le terrain du plateau Bourbon, (accessible à cause de la construction récente du pont Adolphe) et le terrain derrière la Fondation Pescatore. (Les deux fois une superficie d'environ 5 hectares.) Etait encore envisagé l'emplacement des casernes du Saint Esprit, destinées à être démolies.

Les promoteurs entrevoyaient la construction:

- d'un Kursaal mit Wintergarten und grossen Terrassen, Ball- und Konzertsälen usw., ähnlich wie der Kursaal in Ostende
- ein Palace-Hôtel mit allem Komfort der grossen englischen und amerikanischen Hotels dieser Art
- ein monumentales Theater
- eine Gruppe von Wohnhäusern
- ein modernes Spital mit Hospiz (dem Staat erbauen und dann schenken!)
- le paiement d'impôts et de taxes dépassant largement le million de francs

Mais l'arrière-pensée dans toute cette démarche était l'obtention du monopole pour la concession d'un casino à Luxembourg; voilà la toile de fond sur laquelle se déroulaient les vrais intérêts.

Pour faire aboutir leurs plans, monts et merveilles furent promis:

«...das Geschäftsleben fördern, Wohlstand erzeugen, indem der Touristenstrom ins Land geleitet und dort zurückgehalten wird, Hebung von Handel, Industrie und Landwirtschaft, Verschönerung der Hauptstadt, um die reichen Ausländer nach allen Gegenden des Landes zu ziehen ...ohne Hinzutun des Landes will man die Kunst, das Geschäft, die Industrie, den Ackerbau, den Sport unterstützen, jährlich der Regierung eine Million zur Verfügung stellen ...».

Quel beau rêve!

„Dat mir nun och de We hu fondt,
Zum e'weg große Völkerbond!“

So sang im Oktober 1850, also vor 71 Jahren, zum ersten Mal Herr Johann Baptist Scharff von der Stadthaupttreppe über die Köpfe Tausender, die ihm begeistert zuhörten.

Da wir die erste Eisenbahn bekommen hatten, bildeten wir uns ein, den Anschluß an die Welt gefunden zu haben.

67 Jahre später schrieb Josef Tockert im Jahrbuch 1925 der Luxemburgischen Sprachgesellschaft: „... Das Organ für höhere Geistigkeit fehlt uns noch immer. Das hängt mit der geistigen Struktur Luxemburgs zusammen, wie sie sich aus den Unglücksgesetzen von 1848 und 1878 über die Verleihung der Grade ergeben hat. Durch das Recht, welches der Gesetzgeber von damals sich genommen hat, Akademikergrade zu verleihen, ohne dass Universitätsprofessoren hinzugezogen werden, ist Luxemburg geistig isoliert worden. ... Die junge Generation will für die Gebiete des Geistes die internationalen Verbindungen herstellen, welche Handel und Industrie längst für sich hergestellt haben. Es ist glücklicherweise jetzt ein Anlauf zum Besseren genommen worden. Er kann diesmal nicht im Sande verlaufen, will Luxemburg sich nicht in der neuen Stellung, die ihm der Vertrag von Versailles geschaffen hat, selbst aufgeben ...“.

Und doch wäre der Anlauf auf ein totes Geleise geraten, wenn nicht ... Hier muß ein wenig weiter ausgeholt werden.

Uns fehlt die Krönung unseres Unterrichtes, die Universität. Das ist einerseits ein Glück, weil wir dadurch vor geistiger Inzucht bewahrt bleiben; es ist andererseits ein Nachteil, weil wir dadurch in allem, was höhere und höchste Wissenschaftlichkeit, ihren Erwerb, ihren Nachweis und ihre Anerkennung betrifft, vom Ausland abhängig sind. Oder deutlicher gesagt, weil unsere Studierenden im Inland den Dokortitel in obigem Sinn, den Nachweis höchster Wissenschaftlichkeit, wie er nur von Universitätsprofessoren verliehen werden kann, nicht erwerben können.

„Die Staatskommission für die Reform unserer höheren Examina (1927) wollte die Abhaltung dieser Examina ausländischen Universitäten übertragen; nach Erlangung entsprechender ausländischer Grade sollten unsere Studierenden vor luxemburgischen Kommissionen Kontrollexamina bestehen, welche die vorgesehenen Berechtigungen erteilen würden. In seinem Gutachten vom Januar 1929 hat der Staatsrat diese Vorschläge als nicht mit dem Verfassungstext vereinbar, abgelehnt. Die große Reform war damit bis zu einer Verfassungsänderung zurückgestellt.

Aber ein zweiter Weg blieb offen. Er ist - sagen wir es ruhig! - der einzige, der noch gangbar ist, um eine Verbesserung in die Wege zu leiten. Er ist konstitutionell unanfechtbar und räumt wenigstens damit auf, daß wir internationalen Gepflogenheiten ins Gesicht schlagen. Unser letztes Examen heißt bis jetzt Doktorat. Das ist, außer bei uns, nur noch in Belgien der Fall, und dort ist es immerhin eine Universitätskommission, die den Titel verleiht, wenn auch (außer bei Philologen) die These fehlt. Sonst überall heißt, in internationaler Sprache, Doktorat das Erreichen und Verteidigen einer Doktorthese vor einer Fakultät, welche den erfolgreichen Doktoranden zum

Doktor promoviert und ihm damit die *Facultas docendi* an der Universität verleiht. Das Staatsexamen berechtigt überall zum Beruf, der Doktorhut habilitiert zum Universitätsdozenten und gibt einen wissenschaftlichen Titel.

Was hindert uns, dieselbe Unterscheidung zu machen? Mögen die luxemburgischen Staatsexamina, mit all ihrer Freizügigkeit für die Studierenden, ihren inländischen Jurys und ihren Berechtigungen im Rahmen unserer Konstitution weiter bestehen. Aber das Letzte davon soll «Examen d'Etat» (in Deutschland Staatsprüfung) heißen und nicht mehr Doktorat! Nach dem Staatsexamen kann der Luxemburger, wie bisher, in sein respektives Amt bzw. seinen Beruf eintreten. Aber der «Doctor» soll auf Klingelzug und Visitenkarte wegfallen (wie es bei vielen schon jetzt geschieht, aus intellektueller Ehrlichkeit)! Wer aber auf diesen Universitätstitel reflektiert, soll ihn vor der Fakultät erwerben müssen. Garantien gegen Mißbrauch muß unser Staat, wie andere Staaten es auch tun, dabei vorsehen.

Aber das Wichtige, Entscheidende: Dadurch bleibt vollständige Freiheit gewährleistet, wie unsere Konstitution sie vorsieht. Die Prärogative der Universität wird gesichert und allen Weiterstrebenden der Weg gewiesen, auf dem sie mit der internationalen Wissenschaft in fruchtbaren Kontakt treten können. So und nicht anders wird dem unfruchtbaren luxemburgischen Dilettantismus in der Wissenschaft das Rückgrat gebrochen! Ein einziger Gesetzesparagraph, die Abänderung eines Titels, genügt dazu!

Diesen Weg, der zunächst allein aus dem bisherigen Schlamassel herausführen kann, beschritt zuerst Herr Dr. Leander Spartz, der vor fünf Jahren, nach langer, arbeitsreicher Praxis, sich in Paris der Doktorprüfung in der Tierarzneikunde unterzog.

Vor kurzem entschlossen sich sechs Luxemburger praktizierende Zahnärzte, den deutschen Titel eines *Dr. med. dent.* zu erwerben. Die Universität, die sich dazu am besten eignete, war die alte Universität Bonn, eine der am stärksten besuchten von Deutschland und die an ihre medizinische Fakultät das bedeutendste zahnärztliche Institut angegliedert hat. Nach Erfüllung einer Reihe keineswegs leichter Vorbedingungen traten zuerst die Herren Ernst Schneider und Alfred Weber aus Luxemburg zur Doktorprüfung in Bonn an, mit dem seinerzeit hier gemeldeten Erfolg, daß Herr Schneider *summa cum laude* und Herr Weber mit der Note «Sehr gut» zum *Doctor med. dent.* promovierten. Vorderhand sind vier weitere Kollegen in der Vorbereitung auf dieselbe Prüfung begriffen, die in einer schriftlichen Dissertation und in vier mündlichen Prüfungen in Haupt- und Nebenfächern besteht. Die Luxemburger Kandidaten werden zusammen mit den Deutschen und mit der Strenge geprüft, die bei dem heutigen Zugang zu den wissenschaftlichen Berufen zur Regel geworden ist.

An derselben Universität Bonn bereitet sich ein junger Luxemburger, Herr Jos. Meyers aus Esch an der Alzette, auf den *Doctor phil. vor.*

Andere werden folgen. Und so wird aus dem inneren Drang der Jungen und Jüngsten heraus doch noch einmal in vollem Umfang wahr, was der Dichter des «Jedermann» begeistert verkündet.

P. S. In einem hiesigen Blatt tut ein Korrespondent, der mit Y. zeichnet, seine Absicht kund, seinen *Doctor* in der Zahnheilkunde an der Universität Buxtehude oder Pirmasens zu erwerben. In Amerika besteht die Vorschrift, daß jeder *Doctor* seinem Titel den Namen der Universität beifügt, die ihn verliehen hat. *Dr. med. dent. Y.*, von der med. Fakultät Buxtehude, würde auf Visitenkarten nicht übel aussehen.



A bicyclette

En 1906 mon père, alors âgé de 10 ans, se rendait tous les jours de la Poudrerie, renée récemment, où ses parents avaient trouvé du travail et un logement, à l'école primaire de Berchem, village distant de 3 kilomètres. Le chemin, dit vicinal et carrossable, était parsemé de grosses pierres, mais surtout bordé des deux côtés de profondes empreintes laissées par le passage des véhicules agricoles.

Entre midi et quatorze heures, par mauvais temps, les enfants devaient à la magnanimité de l'instituteur de pouvoir grignoter leur tartine ou leur pomme blottis autour du poêle qui chauffait la salle de classe. Lorsqu'il faisait beau, le maître des lieux fermait la porte à clef et les petits avalaient leur humble repas de midi assis sur le pas de la porte avant de se dégourdir les jambes pendant une demi-heure.



En 1903, le Tour de France vit le jour, mais le vélocipède n'avait pas encore pignon sur rue, n'était pas encore d'un usage courant: il était rare et cher. Sa grande époque a été la Première Guerre Mondiale, l'entre-deux-guerres, la Seconde Guerre Mondiale et l'immédiat après-guerre.

A la fin de la Première Guerre Mondiale, chacun de mes parents s'était payé le luxe d'un vélocipède d'époque: un trois-quarts pour ma mère, adapté aux exigences de la gent féminine. Il me servit beaucoup plus tard pour m'initier à la pratique des deux-roues. Fier, mon père pédalait sur un «Phoenix», marque sûre, solide, un vélocipède lourd. Les deux «machines» étaient de couleur noire, munies d'un frein à rétropédalage. Pour me transporter, mon père fit installer une petite selle sur la barre centrale du cadre et deux appuie-pieds en dessous du guidon.



1934 était l'année des «congés payés», d'améliorations sociales presque spectaculaires. La bicyclette devint le véhicule populaire. Qui se souvient encore du tandem, mari et femme, deux fiancés pédalaient en harmonie, donnant une impression de joie et de liberté. Beaucoup de routes principales étaient déjà goudronnées, donc roulantes. Pour mes parents, pédaler en direction de la ville, y faire les courses et revenir, c'était du confort, on frôlait le luxe!

Chose curieuse, la terminologie avait changé. Si des gens d'un âge certain vantaient encore leur "Véloss", nous ne parlions plus de vélocipède, tout au plus de vélo, mais surtout de bicyclette.

L'envol

En 1937 j'avais passé avec succès l'examen d'admission à l'Athénée. Mes parents pensaient qu'un tel événement valait une récompense. Est-ce que cette considération ne cachait pas une arrière-pensée très pratique, une projection vers l'avenir?

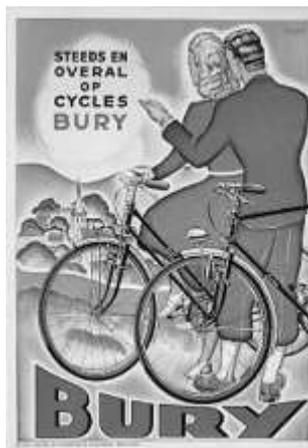
Un dimanche matin, nous nous rendions donc à pied à Leudelange, où Monsieur Arendt tenait un commerce de bicyclettes, combiné à un atelier de réparation. Dans son magasin plusieurs marques brillaient dans les plus belles couleurs. Alcyon, de couleur mauve, existait encore, les Peugeot étaient plutôt d'un bleu tendre. Monsieur Arendt nous présenta les «machines» en soulignant pour chacune les qualités. Faire la synthèse entre la beauté des couleurs et les fonctions et les avantages mécaniques que le vendeur détaillait était chose très malaisée.

Puis le vendeur nous montra une bicyclette de couleur brun clair, tirant sur le beige. C'était une Bury. Sur ce type de machine Karel Kaers avait remporté le championnat du monde sur route en 1934. Voilà un argument de valeur! Mais est-ce que les sportifs d'aujourd'hui connaissent encore la nom de Karel Kaers? J'en doute fort. (Kaers était un coureur belge: né le 3.6.1914 à Vosselaar, décédé le 20.12.1972) La couleur n'était pas particulièrement de mon goût, pourtant il y avait les autres qualités, et puis . . . rouler sur une bicyclette «championne du monde». J'admirais le guidon de course. Premier bémol, sur ordre de ma mère, il fallait remplacer le guidon de course par un guidon ordinaire: apparemment elle ne voulait pas d'un fils coureur cycliste.





Karel Kaers



Mes parents s'acquittèrent du montant de 735 LUF et j'étais l'heureux propriétaire d'une bicyclette Bury type Karel Kaers. Elle devait m'accompagner pendant une tranche mouvementée de ma vie, mais aussi lors de mes premiers rendez-vous. "Errö-tend folgte ich ihren Spuren". Goethe le fit à pied, moi à bicyclette. On n'arrête pas le progrès!

Les jours suivant l'acquisition de cette merveille, j'honorai de ma visite tous les chemins autour de notre localité et je découvris toujours de nouvelles qualités à ma Bury.

Plus tard, elle reçut encore des perfectionnements. On monta une dynamo sur la fourche avant. Elle fournissait de l'électricité à une lampe à l'avant et à une loupiote rouge fixée sur le garde-boue arrière. Les Allemands étaient très soucieux de la protection contre les attaques aériennes. Nous découpons une rondelle de carton, y pratiquions une fente aux dimensions réglementaires, de sorte qu'il ne restait qu'un faible cône de lumière pour voir la chaussée. Est-ce qu'un aviateur britannique ou américain se serait soucié d'un humble cycliste pédalant dans l'obscurité pour se rendre à l'école? Pendant la guerre, Pierre Clemens monta un des derniers dérailleurs qui lui restaient sur ma bécane. Grâce à ce progrès de la technique, je grimpais quotidiennement plus vite et avec plus d'élégance la montée de Gasperich. Parfois, pour mettre nos dérailleurs et nos forces à l'épreuve, en rentrant de l'Athénée, je faisais un détour avec le regretté Henri Reuter et avec Pierre Huss de Gasperich. Nous grimpons la côte entre Cessange et le Tubishof, plus courte, mais plus raide.



Pendant notre évacuation en mai 1940 au Limpertsberg, je m'inquiétais du sort de ma bicyclette. Avant notre retour définitif, mon père fut autorisé à rentrer pour quelques heures. Les bicyclettes de mes parents avaient disparu, leur couleur foncée et les freins à rétropédalage correspondaient aux critères de la Wehrmacht. Sa couleur trop voyante, ses freins trop modernes avaient sauvé ma Bury d'un exode sans retour.

Mon chapeau

Parfois mes amis me demandent pourquoi je ne porte pas de chapeau. Histoire de bicyclette! Déjà en août 1940, les Nazis avaient interdit le port du béret basque.

Ma mère acheta donc un chapeau gris bleuâtre, tacheté, aux bords rabattus. Le matin, je le vissais sur ma tête et, en pédalant, j'inclinai la tête suivant la direction du vent: pas commode. En octobre, comme tous les ans, une période de mauvais temps pluvieux et venteux me convainquit de l'utilité du chapeau. Arrivé vers le milieu de la descente vers Gasperich, un coup de vent violent m'arracha le chapeau, je le vis s'élever dans l'air, virevolter un instant, puis dériver en direction du «englèsche Gaarb» et y tomber dans la broussaille. La chance de le retrouver était nulle. Ma mère tricota des sortes de calottes protectrices, mais surtout décoratives.



François Faber

Qu'une parenthèse me soit permise: je crois que c'était en troisième année de médecine à Nancy. J'achetai mon second chapeau: il était de couleur grise, les bords relevés, c'était la mode. Le même soir je rentrai chez mes parents. Fier de mon acquisition, je montai dans l'autorail et je rangeai soigneusement mon sac à main et mon chapeau dans le filet. Arrive un Monsieur grand, fort, pressé. «C'est libre?» m'interroge-t-il. «Oui, Monsieur». Sans hésiter, d'un geste vigoureux il projeta une valise énorme sur mon chapeau. Je restai interloqué, sans parole. Il se laissa tomber sur la banquette, sortit son journal, chaussa ses lunettes et se mit à lire. Arrivé à Thionville, le géant sortit à la vitesse grand-V. Je récupérai mon couvre-chef ou plutôt ce qu'il en restait: une masse informe. Depuis lors je me suis résigné: les chapeaux apparemment ne veulent pas de moi.

L'année difficile

L'hiver 1941-42 allait être extrêmement rigoureux et long. Déjà vers la fin novembre, d'abondantes chutes de neige avaient couvert le paysage d'une couche d'une trentaine de centimètres. Une zone de haute pression s'installait sur une grande partie de l'Europe, à part une interruption brève et de nouvelles chutes de neige, le temps très froid persista jusque vers la mi-mars. Les températures restaient très basses, de l'ordre de -15 à -20 degrés. Du jamais vu depuis lors.

Le matin, je mettais les cache-oreilles, munis d'une bande métallique faisant ressort, j'enveloppais mon cou d'un cache-col en laine que je faisais passer devant ma bouche et mon nez. Un manteau et des gants tricotés et rembourrés d'une étoffe bien chaude complétaient mon harnachement efficace certes, mais peu pratique. Je transportais ma bécane sur l'épaule jusqu'à la route nationale, puis je la plantais dans une empreinte de pneus laissée par un camion de la «Reichsbahn», je branchais la dynamo et je pédalais vigoureusement en direction de la ville distante de 7 kilomètres.

Arrivé à l'Athénée, je garais la Bury dans la petite cour joutant la Cathédrale. Si, pendant la bonne saison, des grappes de douzaines et de douzaines de bicyclettes s'y agglutinaient, pendant cet hiver nous n'étions plus que trois vélocipédistes à persister: Jean Gremling venant de Strassen, Marcel Lesch arrivant de Gonderange et moi.

En salle de classe, je balayais d'un coup de main les cristaux de glace formés par l'haleine sur mon cache-col. Déjà Tite-Live et Xénophon m'attendaient.



L'hiver rigoureux se prolongea donc jusqu'au mois de mars. Ce fut le soleil printanier qui peu à peu fit fondre la neige. Des plaques gris foncé devinrent visibles, le recouvrement goudronné de la route apparut. Pour les cyclistes, un piège. Rappelez-vous votre cours de physique: vous arrivez avec la roue avant sur la portion dégagée, le frottement devient plus intense et freine légèrement, mais brusquement, c'est la vitesse. Conséquence: la roue arrière chasse, dérape, la chute devient inévitable. Encore faut-il savoir chuter en vélo, ça aussi s'apprend. L'astuce était le longer la fraction dégagée et, hop, sauter des deux roues.

L'après-guerre

Les années se suivent et se ressemblent ou ne se ressemblent pas. En 1944, la bicyclette nous servait à rendre visite dans leurs «camps» à nos nouveaux amis, les G.I. américains. Pour eux, ce véhicule à deux roues, lent, datait d'un autre âge. Quel-ques intrépides parmi eux essayèrent avec plus ou moins de succès de s'en servir. Pour eux, c'était la Jeep. Nonobstant, quelques semaines plus tôt, ceux de leurs collègues allemands qui avaient réussi à subtiliser une bécane par-ci par-là, étaient heureux de pouvoir traîner leur fatigue et leur découragement de la Normandie en direction du «Reich» juchés sur une bicyclette, au lieu de marcher, marcher.

Aux examens pour la collation des grades, je me rendais tout naturellement en bicyclette. A l'oral de la Candidature en Sciences Naturelles préparatoire aux Etudes Médicales et Pharmaceutiques, j'étais convoqué pour 16 heures 30. Arrivé une dizaine de minutes en avance, je poireautais dans le couloir de l'Ecole Industrielle, actuellement Lycée de Garçons. Je me sentais perdu, oublié, pourtant j'avais bien noté le jour et l'heure de mon oral. Vers 16 heures 50, le professeur Willems, mon régent en troisième à l'Athénée, que nous avons baptisé Avogadro, vint me trouver. D'un geste paternel, il me dirigea vers la salle de travaux pratiques: «Va t'asseoir, nous avons des difficultés avec la candidate qui te précède», me dit-il.

Jang, le laborantin, me reçut avec gentillesse. Il me rassura: «Ne t'en fais pas, ça se passera bien». Je me posai alors la question, si la charmante Babette, «la candidate qui me précédait» donnait du fil à retordre au jury ou si c'était plutôt le jury qui lui causait des soucis et des ennuis. Jang s'affairait à préparer les travaux pratiques du lendemain. Au bout de quelque temps, il alla trifouiller dans le fond d'une armoire, sortit une bouteille et un verre qu'il posa devant moi: «Je vais te faire goûter une liqueur que j'ai fabriquée moi-même. Elle te donnera des forces». J'avais acquis quelques notions de politesse, et je savais qu'on ne devait pas refuser de façon abrupte ce qu'on nous offrait de bon cœur. Le goût d'anis me plaisait, mais le liquide brûlait sur ma langue et dans ma gorge, les larmes coulaient sur mes joues. De temps à autre j'avalais quelques gouttes. A plusieurs reprises Jang voulut me verser de sa fierté liquide.

Il était bien après 18 heures quand Avogadro vint me chercher.

Je vis encore la pauvre Babette fuir les lieux maléfiques, était-ce en courant ou en titubant? De mauvais augure!



Alphonse Willems



Henri Thill

Me voilà donc, humble étudiant ignorant confronté à un aréopage de puits de science. On me remit mes copies scellées dans une enveloppe. Je lisais mon écrit, flanqué de l'examineur de la branche en question. Il contrôlait le texte que le candidat lisait pour qu'il n'y ait pas de fraude. Les autres écoutaient pieusement . . . La lecture terminée, les membres du

jury, à tour de rôle me questionnèrent. Le seul à insister et à multiplier les questions, était le professeur Henri Thill, excellent enseignant de physique. J'étais surpris, stupéfait presque de la facilité avec laquelle mes réponses fusaient, je faisais preuve d'une loquacité que je ne me connaissais guère. Était-ce l'effet de la liqueur de Jang?

Le jury m'intima l'ordre de sortir. Au bout de quelques minutes, le professeur Willems vint me quérir, il avait l'air radieux. Pourquoi? Je me méfiais. La tête me tournait. J'entrai, pas rassuré du tout. Solennellement le jury se leva, le président, le professeur Tony Stein scanda un texte, puis tous vinrent vers moi et me serrèrent la main. Le plus chaleureux était Avogadro. Que j'étais heureux, lorsqu'enfin j'étais assis sur ma bécane.

Descendant la rue Henri VII, je me sentais obligé de communiquer la bonne nouvelle à ma tante, chez laquelle j'avais logé pendant l'année où je fréquentais les Cours Supérieurs. Tante Elise était seule, mon oncle et mon cousin étaient partis. Elle manifesta sa joie en se frottant les mains, comme d'habitude en pareille occasion. «Cet événement mérite une récompense», pensait-elle, en me versant un verre de vin de groseille fait maison. Mon estomac était vide et j'avais soif. Je n'avais goûté les boissons alcoolisées que de façon sporadique et très parcimonieusement.

Il était entre chien et loup lorsque je sortis de chez ma tante. Je branchai ma dynamo et me voilà pédalant avec une facilité déconcertante. Arrivé à la sortie de Gasperich, je vis au-dessus de moi un firmament bleu très pâle, un crépuscule sang et or souligné par un horizon gris foncé bleuâtre.

En poussant fort sur les pédales, je me rendais compte que ma force physique momentanée, ma loquacité tout à l'heure provenaient des effets du C_2H_5OH . Cette substance était au programme de notre examen, j'avais bien mémorisé la question. Pourquoi le professeur Rosenstiel ne nous avait-il pas dicté à côté des propriétés physiques et chimiques également les effets physiologiques sur l'activité musculaire, sur les facultés cérébrales?



Tony Stein



Paul Posenstiel

En tout cas, cette merveilleuse journée printanière du 10 avril 1946 me révéla que dorénavant l'expérience et l'expérimentation allaient de pair avec la mémorisation. Claude Bernard s'annonçait.

Universitaires, nous étions quelques-uns au printemps à emmener notre machine. La sortie de l'hôpital à midi, la montée au sprint rue de Toul à Nancy avec Roger Fromes, Ancien de l'Athénée et ami de longue date, nous doublions frais et sûrs de nous le tramway surchargé et poussif pour être parmi les premiers au restaurant. Au moins deux fois par semaine, on nous servait de la viande ovine, toujours coriace. Ce n'est que plus tard que j'ai constaté, que l'agneau aussi pouvait être tendre.

Nos professeurs

Ni avant ni pendant la Deuxième Guerre Mondiale, nous n'avons vu nos profs user de la bicyclette, moyen de locomotion pourtant pratique. A part Marcel Kieffer, dont j'ai raconté les avatars avec Auguste Dutreux, aucun d'entre eux ne me paraît s'en être servi. A pied ou en tramway, ils venaient de Limpertsberg, Hollerich et Belair. De «mauvaises langues» racontent l'épisode suivant. Les autorités allemandes faisait perdurer l'heure d'été pendant toute l'année; à 8 heures du matin, il faisait encore nuit. Pour se rendre à l'Athénée dans l'obscurité, Gummi remontait la rue de Crécy, route de Longwy, il posait la partie distale de sa canne dans le rail du tramway et avançait résolument au beau milieu de la rue. Sans encombre, il arrivait à l'école. Un matin l'aiguillage était mal orienté, Gummi, ébahi, arriva au «Tramsschapp». Si non e vero, all men' e ben trovato!



Nicolas Neiers



Marcel Kieffer

La locomotion sur deux roues était populaire chez nos «maîtres» en médecine. Exceptés les jours de très mauvais temps, le professeur Hamant, patron de la Clinique Chirurgicale B à Nancy, médecin de renommée internationale, se rendait tous les matins, à 8 heures pile à son service à l'Hôpital Central. Assis tout droit sur sa bicyclette, il avait le privilège de rouler même à l'intérieur de l'enceinte hos-

pitalière, ce qui nous était strictement interdit. Privilège de caïd! J'ai encore mémoire des passages attentifs et énergiques de Made-moiselle Besson, professeur à la Fac de Pharma. Ils n'étaient pas les seuls. L'histoire suivante, amusante s'il en est, est restée vivante dans mes souvenirs.

En bactério

En troisième année de médecine, à partir du semestre d'été, la bactériologie était au programme. Pour assister à la première leçon de cette discipline, nous attendions devant l'amphi. La conférence professorale était annoncée pour 16 heures. C'était début mars, il faisait froid, un froid de canard. La porte était fermée.

Enfin nous vîmes arriver un Monsieur âgé, un vieux chapeau enfoncé sur sa tête, ses jambes protégées par des guêtres en cuir, comme les portent les paysans lorsqu'ils chargent le fumier pour l'épandre sur leurs labours. Sa bicyclette était plutôt vieillotte,



un guidon courbe, ce modèle qui se situait entre celui d'une bécane classique et celui d'une machine de course. Nous l'appelions couramment "Steemetzeschguidon".

«Le garçon de salle! Enfin!» La porte s'ouvrit, nous nous engouffrâmes à l'intérieur. Le brouhaha habituel accompagna notre installation. La porte du bureau professoral s'ouvrit. Silence. Nous restâmes bouche bée.

Le professeur, c'était le vieil homme, sans son chapeau fripé, sans ses guêtres en cuir. Il commença un cours clair, sobre, mais étincelant. Nous venions de faire la connaissance du professeur de Veseau de Lavergne, membre de l'Académie de Médecine, grand scientifique, enseignant cordial et paternel.

Autour des années cinquante, la motorisation, la moto d'abord, le fameux Quickly, puis la voiture chassèrent les cyclistes du macadam. La bicyclette de plus en plus perfectionnée devint la chérie de quelques sportifs, de rares nostalgiques, souvent des hommes entre deux âges. Voit-on encore des femmes cyclistes? Rarement.

Après des recherches sérieuses et compliquées, des tests approfondis ont constaté que les jeunes d'aujourd'hui manquent d'exercice! Pour nous, le problème ne se posait pas.

Joseph Mersch



Prof. Armand Boever, Jean Steichen, René Meyers, Pierre Da Gasso, Joseph Mersch, René Arensdorf, Jules Zeimet, René Hallé, Ernest Muller, Emile Sander, Joseph Plein, Luc Leineweber, Gérard Margue, Ferd Ackermann, René Bernard, Roger Fromes, Jean-Marc Wagener, Raymond Schmit, Alex Aschmann, Fernand Lorang, Roger Liot, Robert Capesius, Marcel Redinger, Jules Mines, Pierre Droessart, Félix Kleer, Edmond Pixius, Victor Feitler, René Weber, Fernand Hein, Jean Schimberg, Jos Lauer, Léon Brosius, René Limpach, Prof. Pierre Winter

A PROSE POESIE

T
H
E
N
E
E



Zigarette

Glut und Rauch

Sterbend und spendend

Sie vollbringt sich

In dieser Synthese.

Rob Theis

apropo n'a pu voir le jour que grâce à
l'appui bienveillant de notre cher
Directeur Pierre Winter
qui a gracieusement mis à notre dispo-
sition stencils, papier, machine à écrire,
et machine à polycopier maniée avec art
et compétence par son servent dévoué
Johnny Welter. Dorothee Peschon et Joseph
Fohl ont, par leur obligeance, aidé à
aplanir bien des difficultés.

Ont collaboré à ce numerc
Roger Beckius, Ernest Clasen, Marcel
Gérard, Jean-Paul Lehnars, Gaston Mannes,
Victor Polling, Jean-François Rischard,
Jean Schaeffer, Rob Theis, André Wengler

+++++++

?????amorce apropologique???????????

.....

Auflehnung

Tantalus-

Bücke dich nicht mehr.

Lass es fliehen, das wasser.

Bald wird es

Deinen festgeschlossenen mund umschleichen.

Sisyphus-

Deine mühsal hat kein ende.

In die knie vor ihnen,

Den göttern.

Erkenne, sprich - ja.

Deine welt ist der stein,

Ihn wälze.

Verachte dein schicksal,

Die götter.

Bald werden den stein sie wälzen,

Denn neidisch sind sie,

Die götter.

Gaston Mannes

QUO VADIS LËTZEBUERG? -

Will the Grand-Duchy implode? 2007

by Jean Koepfler [*]



How dare someone ask such a question when recently a German TV chain called us "*The Emirate on the Moselle*", when our GDP grows at an annual rate approaching 6%, when "Schengen" is a house-hold name on every continent, when our Premier collects honorary degrees and distinctions by the dozen, when we are number one (or very near to) in worldwide or Europe-wide statistics concerning alcohol, tobacco, petrol/diesel consumption, books sold (once Amazon's accounting is fully running),

new cars sold per 1.000 inhabitants, salaries and pensions and social security payments, and on and on and on - Put simply, Luxembourg is or seems to be God's own country, where milk and honey flow, where the sky is the limit, where our body economic is immune to any change, where nothing untoward will ever happen, an Alice in the wonderland story, ... too good to be true?

Ours is a history of (recent) successes: Like Egypt is a gift of the Nile, *Luxembourg was a gift of the steel industry*, and, *more recently, is a gift of the financial centre and the EU bureaucracy*. Up to World War II the Grand-Duchy was not exactly a prosperous homeland for most of its citizens. The economic needs of a completely devastated Europe after 1945, combined with plentiful iron ore within our own borders as well as the availability of cheap coal in the neighbouring countries allowed us to produce top quality steel by competent companies and dedicated workers, and thereby lifted us into the league of the well-off nations by the beginning of the nineteen-fifties. The creation of the "Coal and Steel Community" by the original six "EU" countries benefited us greatly. Joining this fledgling "EU" was the right thing to do at that point in time.

The steel boom, while it lasted, enabled our politicians to enact much needed labour and social security legislation. Suddenly awash with tax money, they began dreaming of "a better world" where, from cradle to grave, every real (or potential) need, however vaguely defined, would be provided for. Solutions in search of (hypothetical) problems started to be produced. The cost of this escalating social "do-good-ism" soared. No or insufficient reserves would back up the State's (often decades away) promises to all or parts of its citizenry. - *The beginning of the nineteen-seventies slowly initiated the decline of the steel industry as the major factor of our prosperity.* Some started calling steel a twilight industry for the high-salary countries. The oil shocks of 1973/74, the absence of a sea access, and our own cheap iron ore coming to its "economic end", the steel industry got into growing difficulties over the years.

The Luxembourg taxpayers "saved" the steel companies from failure by becoming the major (non-voting?) shareholder, enabling it to continue operations and avoiding massive layoffs. When recently Mittal took over Arcelor (having merged with Arbed before), the tax-payers, not being insiders, were somewhat mystified by hearing that, despite having thought they were the majority shareholders in Arbed/Arcelor, the Luxembourg State could do nothing about the changing, unfriendly then friendly (?) takeover operation. This after an initial operatic grandstanding by the Government backed by «Luxembourg Inc.»'s well-thinking media and pressure groups. Merely overnight tough anti-merger legislation was proposed, but quickly withdrawn after mysterious conversions to ultra-capitalistic thinking by most of the political establishment (miracles still do happen in the 21st century!). But we got "iron" guarantees relative to employment as well as investment levels and the merged firm's head office. A Pyrrhic victory, as so often in our history?

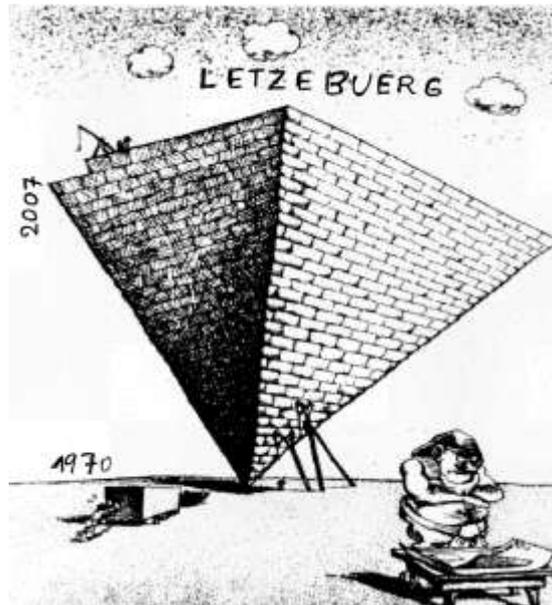
Unlike diamonds, success is not forever

*By the second half of the nineteen-seventies, the Grand-Duchy had other trumps up its sleeve, or at least thought so. The increasing number of "European" institutions created by the so-called European unification process, among them the setting-up of a European Parliament to be elected directly by the Member Countries' citizens, brought about the idea (and ideal) of establishing only one seat for all the "European" institutions, a kind of capital for "Europe". Thinking (wrongly) that the larger Member Countries would quarrel about this Capital thing and as a result agree that the smallest Member would get the nod, we daydreamed about becoming the one and only Capital of Europe, and promptly started Pharaonic building projects on Kirchberg (remember the "Kueb") which are still on-going as of this day with no end in sight (chaos has been the only lasting result). - Thirty years ago this dream was quickly shattered, the other Member Countries settling for the three-city (Brussels, Strasbourg, Luxembourg) Capital solution. In reality, if someone mentions the EU, Brussels is the name which comes up. Brussels is now synonymous with EU, not Luxembourg or Strasbourg. - *Despite loosing this (un-winnable) battle, we ended up keeping a great number of eurocrats here, too many would argue the lower-income taxpayers who end up paying astronomical prices for houses or apartments because of the outrageous benefits of this new nomenclatura. To be honest, there is some economic merit in having the eurocracy here, but far less than with other employers, the eurocrats paying very little to the grand-ducal taxman.**

Forever clever in exploiting the innumerable possibilities of our sovereignty, as well as the mistakes and ideological absurdities (like excessively taxing its residents) of our neighbours, nearby (Belgium, France, Germany) or faraway (USA), we piggy-backed the growing unwillingness of private and corporate citizens of these (and other) countries to pay excessive taxes because of the spending follies of their respective politicians, by letting local and foreign operators build a financial centre from scratch, starting in the nineteen-seventies. - Lucky circumstances, like the scrapping of the gold convertibility, the fixed exchange rates and the increasing free flow of money across borders, helped us a lot. In less than 20 years, the search for a more reasonable taxation of earnings, capital, sales or inheritance, the availability of sophisticated investment opportunities, among others, produced a highly

professional financial centre of world renown. Nearly a third of the GNP is now generated by this centre. The various taxes paid by these economic operators and its workforce have become the bulk of our tax intake, although the corporate tax part is declining.

The possible economic melt-down as a consequence of the progressive recession of the steel industry was avoided by the rise of the financial centre, and a new start was made towards a never seen prosperity for the inhabitants as well as the State of Luxembourg. Whereas prosperity for a growing number of private individuals and local companies is a healthy development, it is mostly (and we are no exception to this rule) a recipe for disaster as far as the political establishment is concerned. *Over the last forty years, our people's representatives made, out of electioneering, a number of abysmal decisions* in areas as diverse as social security, taxes, public servants' regulations, industrial and economic diversification, work force expansion, asylum policy, education, public works, transportation, EU policies, safety and security of the people. Generally speaking they overdid it, ignoring the common sense of the good family man, who does what is necessary, avoiding expensive nice-to-haves.



Comprehensive health, pension, work-related accident, unemployment and nursing care cover for all are, rightly, *indispensable elements of our social security* system, reserves for future payments being calculated exactly like private insurance would do, so that the system will not be a time-bomb for the next generations. Excessive or (objectively) useless special arrangements for all or part of the populace like 4/5 or 5/6 pensions of final salary for public servants, child or education allowances in general, mothers' pensions ("Mammerent"), unemployment and health benefits beyond what is reasonable, minimum guaranteed revenues at levels discouraging any job search, plus all the extras added over time to the basically sound benefits decided thirty or more years ago, clog the whole set-up, rendering it prone to abuse, making it dependent on legions of experts to administer and interpret it, and pushing cost to

non-sustainable levels long term. *The perverseness is such that interim work firms are hiring people in other EU countries who live and work there under Luxembourg employment contracts and affiliate them in our Social Security system with all its components (health, pension, work accident, unemployment, children's benefits) with no controls whatsoever, because it is cheaper for employers in the EU to hire people under Lux law. Crazy? Cost?*

Instead, social security should cover every resident, its benefits should be easy to understand, be the same for anyone and at such levels that nobody will ever be in financial trouble (but not more). All other insurance, pension or health issues are every citizen's responsibility. - It goes, however, without saying that anyone in real trouble, for whatever reason, will get effective help, not through social security, but under the heading of human solidarity (no fellow man should live in the gutter!). - Income redistribution and other social engineering, like promoting marriage or partnership, having or adopting children, boosting public servants' pensions, attracting hard to come-by foreign talent, helping this or the other group, cannot be part of social security. These endeavours should be transparently discussed, decided and implemented (or rejected) democratically by Parliament and/or by referendum.

Our jungle-like tax system is cumbersome, unfair to many, not very effective and difficult to administer. Again, ideology should get out of the way. No need to invent, let us copy other people's experiences. In every country that radically simplified its tax codes, substantially lowered its tax rates and got rid of socially correct, but counterproductive tax legislation, we have seen tax returns go up, often very substantially, not down. Only tax advisers, lawyers and "do-good" politicians were unhappy. - So let us scrap or redesign all taxes where intake is not really significant. Income tax should, ideally, feature the same percentage for everyone, have no deductions, nor classes of taxpayers, all non-"material" amounts of income being simply excluded. Value-added tax, conceptually sound, is a nightmare to implement, because of its often international implications. Certainly worthwhile to thoroughly look into! Nothing should hinder us in clearing the tax mess. No more EU or OECD excuses!

Luxembourg's trees growing beyond the sky

All the wrongly decided issues of the last 40-plus years cannot be commented here. The silent majority of the people know instinctively what has gone awry: How on earth could our municipal and national politicians disfigure the countryside with oversized industrial parks never to be used rationally, build highways galore (without alleviating the traffic chaos) and neglecting public transportation, incentivize employers to implant factories, businesses or offices without having locally the competent employees, triggering instead a daily mass migration by cross-border workers, or inducing workers from distant lands and continents to work and settle here, *depriving these emerging countries of their skilled or semi-skilled people and thus hindering their economic and social development*, while creating here insurmountable integration problems for those workers and their families?

All this in the name of economic development often to the detriment of the much lauded "Grande Région" (which has become an economic desert partly

because of this), an artificially boosted GDP, the alleged saving of our private pension systems because of the majority youthful foreigners (they unfortunately get older and have pension rights?!). Now that we have or soon will have to share the taxes collected on the cross-border workers with their home countries as well as pay our share of the unemployment payments to those of them being jobless, the financial and ecological wisdom of this situation has to be reviewed. The same is true for those immigrant workers who for linguistic or cultural reasons are difficult to integrate. If we have to provide special schools, services and infrastructure because of them, in addition to possible payments to their countries of origin and all the money spent to attract the businesses which employ them in the first place, then there may well be no case for this endeavour at all.

If we are concerned with helping our neighbours in the "Grande Région", and if we are capable of attracting businesses they cannot, why not agree with them to set up those firms which need workers they have and we don't at their place by "engineering" together mutually acceptable terms (like having the registered/admin offices of those firms here) and get a reasonable financial return for ourselves. To foreign investors, it does not matter at all if their business is in Luxembourg and/or elsewhere. -- If we genuinely care for out-of-EU people, why are we not buying their products at fair prices instead of sticking for example to a Common Agricultural Policy which is bad for the EU consumers, bad for the peasants outside the EU who cannot cope because of the scandalous subsidies, and even bad for the small EU peasants, because they are the little guys and only get the crumbs from the EU pie?

In a similar vein, an interesting view from a San Diego newspaper: "Why do we persist in growing strawberries in Southern California where water is scarce and pickers are few, thus inciting Mexicans to endanger themselves by entering illegally the US, having to bribe criminals in order to get here to pick the fruits? Why not grow the strawberries in those parts of Mexico where water is plentiful and workers abound, providing them jobs to sustain their families, paying a somewhat higher price, but allowing Mexicans to remain in their familiar surroundings? If we add the cost of policing the border, providing for the cost of supplying water from faraway and paying for the immigrant families' normal and special (language caused) needs, we could afford paying the fair price for the fruit, needed for the Mexican growers to be employed at home." Yes, why are those damned Yankees not doing that? What about us, mutatis mutandis, in God's Chosen Land, Lützelburg, relative to our "Mexicans"? For discussion's sake, who would prevent us providing real development aid to a country dear to all of us, because a number of its hard-working and friendly citizens live here, Cape Verde, by engineering the installation of labour-intensive factories/offices there instead of here?

Reality check after 40 years of running «up, up, up»

What is the Grand-Duchy's position today after four decades of prosperity and ever higher tax receipts? *On the plus side,* many jobs have been created, a performing infrastructure has been established, a top class financial centre has been born, we look good in international statistics, there is name recognition for Luxembourg and for our current Premier, we enjoyed political and social stability despite mass

immigration. *But the debit balance looks impressive too:* a resident population increase of nearly 50 % in 50 years and no end in sight, the 700.000 or possibly 1 million people State being envisaged (arithmetic: more people equals more noise, congestion, cost, problems; net benefit?); more than 130.000 border workers jobbing here, creating havoc at peak times; much higher criminality (prisoners: times 7); far too many public servants (complexity of the laws; too many things in public instead of private hands; Parkinson's law); less than 20 % (tending towards 0) of non-public workers are Luxembourg nationals; schools inadequate to provide needed skills to the young thereby producing lots of unemployable youths (a crime against our children!); more recent immigrants are less and less integrated creating handicaps for their descendants; cost of living especially housing is sky-high, forcing more and more residents to live outside the country; rising real unemployment (official statistics being doctored) despite creation of numerous new jobs; all five major components of our prosperity (finance centre, tax-induced businesses, Eurocracy, petrol/alcohol-related tourism, public sector) are built on sand rather than rock; rising operating costs may induce the outsourcing of thousands of "finance" jobs; labour-intensive low-skill businesses may delocalize all or part of their workforce to sunnier climes, whereas those businesses we lured to our shores by tax and other incentives, like air freight, remain loyal until a few dollars more might be made somewhere else; the EU having 27 members with more coming in, some of the others will want a piece of the pie to our detriment; the petrol/alcohol tourism will gradually vanish; the public sector will have to be reduced and opened to EU foreigners, thus limiting national job opportunities.

Icebergs all around: our captains say ship Luxbg unsinkable

However, casually looked at, Luxembourg's current position seems to be pretty upbeat. Our political elite is proud, self-confident if not outright arrogant. Most of them are either party apparatchiks or former public servants, not professional people, businessmen, managers or workers from the private sector knowing what civil society is all about. Politics being their trade, they navigate between municipal, national and European mandates or juicy public offices back and forth, they live in a world apart from reality, are surrounded by docile courtiers (not hard-nosed realists), their major concern being election, re-election or appointment as mayor, deputy, counsellor of State, minister, member of the European Parliament, the Council of Europe, NATO etc. - *We cannot expect them to really stand up and be counted.* Having nowhere to go, most of them have to be careful about rocking the boat or damaging their careers. Under Soviet rule the successful had to always toe the party line, under democratic party rule, it is no different. The power of the party hierarchs (generally chosen undemocratically) in most parliamentary democracies is, very undemocracy like, nearly absolute. Party discipline is strictly enforced in crass violation of the Constitutions of these countries (Luxembourg among them)!

Our leading politicians don't want to hear about our weaknesses. They want to make us believe that *we are on the (only) right track.* Probing questions are not welcome: Does giving up bank secrecy affect the finance centre? Are delocalizations of thousands of low-skilled jobs a probability? *Is EU or OECD-wide harmonization of taxation a threat to the finance centre, to businesses such as air freight, whole-sale selling,*

transportation, petrol, alcohol, cigarettes sales? Is the growing assertiveness of the new EU members in getting a larger slice of the community pie not driving a number of eurocrats to these countries? *Is mass immigration of people from all over the world manageable?* Given all the current shortcomings in housing, infrastructure, education, transportation, and given the wide-spread lack of job security of the "new" industries and businesses where these people work, is it the responsible thing to do? Are the current benefits in the public sector sustainable long term? Can this sector survive if we have to throw it wide-open to all EU people (language requirements not being a brake, because we stupidly neglected to have Luxembourgish recognized as an EU language, whereas such widely-spoken languages as Irish or Maltese have been!) except for a few "sovereign" functions?

The powers that be dismiss all these concerns. NO WORRIES, THEY KNOW BEST. There is a widening gap between the "pays légal" and the "pays réel" as we saw when 100 % of the former supported the yes-vote in the EU-referendum and they ended up getting only 56 % of the latter's vote, after sort of brain-washing the citizenry for months on end, subjecting the no-vote supporters to a no-holds-barred and unfair propaganda campaign. This is bad for democracy because when all think alike, no one thinks very much. Without debate ("Streitkultur" as our Premier rightly puts it), democracy is dying. What future for Lëtzebuerg as we have known it until recently? A lot of evil has been done by the very people we have chosen (through a party-dictated system of proportional representation). There is the saying that "*All that is necessary for the triumph of evil is that good men do nothing*". That is arguably an indictment of us, the people, who left (and still leave) these guys too easily off the hook. One of the unforgotten heroes of my "Athénée Grand-Ducal" days, Marcel Engel, talks in his remarkable lecture "Der Bürger im Staat" about the citizen's duty to resist the State's power, but cites the French philosopher Alain who said "La critique politique est un travail difficile et sans espoir".

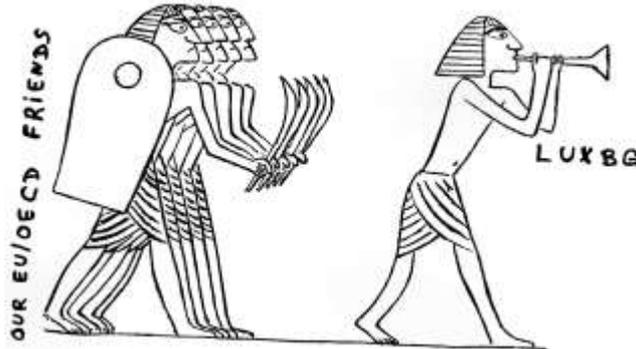
The so-called EU process has entangled us so much in the impenetrable maze of Euro-bureaucracy with its innumerable laws and regulations that it seems impossible to keep some autonomy in decision-making. The same is true about the OECD, the WTO etc. It seems hopeless to try and stem the tide. Should we stand up or emulate the Danish politician Mogens Glistrup who had this advice for the West during the Cold War: "Just tell the Soviets: we surrender!" On the other hand Pope John-Paul II said after his election: "Don't be afraid!"

Is it realistic to think our beloved Grand-Duchy might collapse or disappear? In politics never say never. Who would have envisaged twenty years ago the quick disintegration of the USSR, one of the largest and mightiest Empires of all times? No-one I know of. - Where we should heed the warning of former Premier Werner, issued when steel got into difficulty more than three decades ago, "*Et buet gelaut*", is this crazed drive to induce tens, even hundreds of thousands of immigrants from farther and farther away to work and settle in Luxembourg, well knowing that the country is already overcrowded, that the current infrastructure is stretched to its limits, that it is impossible to integrate these people and that economic added value is nil. Still more ill-advised is the sudden urge to grant the double nationality to foreign EU residents here. At all times in History the concept of nationality was and is central to any jurisdiction. I cannot see

any reason to have more than one nationality. On the other hand, changing one's nationality should not be made onerously difficult. Is there a necessity to act here? Hardly, to judge by the participation in past municipal elections.

Full speed ahead on Luxbg/Titanic in gale force winds

Our "elite" is thus deliberately and *without any mandate from the people* pushing us towards minority status in our own country. Nothing can be gained by this. Once we will be a minority we will, sooner rather than later, by the power of the ballot box, have committed collective political and social suicide. Even the economic viability of such a hodgepodge entity of 1 or 2 million people is very questionable longer term. *There is no known case in History where a nation going that route was successful over a period of time.* There will inevitably be infighting and decline. At best, economic activity will slow down, unemployment will soar, many will emigrate or become border workers, and the once shining Grand-Duchy will be at the level of the neighbouring regions. No one in a position of power in the "Grande Région" will be unhappy about such an outcome, nor will our EU or OECD "friends".

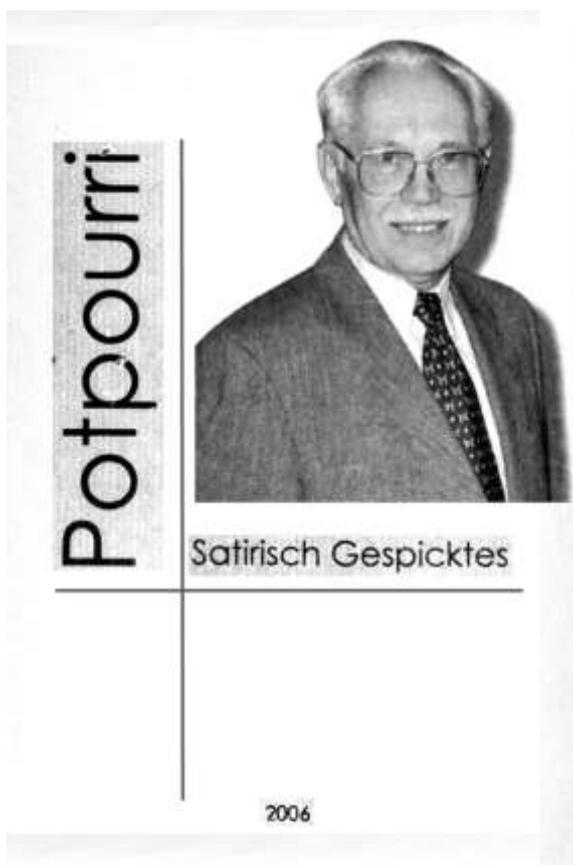


This is a dark hour in our history, we are at a crossroads: either continue this mad rush to achieve an ever higher GNP and, allegedly, secure (?) our pensions, or adopt a more realistic policy of deliberately limiting our ambitions and scaling back our delusions of grandeur. - I am not that optimistic about our capacity to reverse direction, the establishment blocking any discussion while propagating its "pensée unique". But let me, one more time, cite Marcel Engel: "*Dagegen halten wir, dass die Unruhe d.h. eigenes Denken die erste Bürgerpflicht ist*".

- Advice in a nutshell: Luxembourg should back its monarchy (an asset); limit to 2 terms each political mandate; strictly separate municipal, national & international functions; exclude public servants from elective office; democratize the parties; change to single candidate voting in 2 rounds; elect mayors and the Premier directly by the people in 2 rounds; strengthen its unions; promote a strong, but confederal EU.

[*] Jean Koepfler - promotion 1962 -

Ses activités professionnelles l'ont conduit successivement à différentes fonctions dans les assurances, les finances, le contrôle bancaire, la structure bancaire, (organisation interne, fonds d'investissement, paiements, audit et sécurité, qualité, compliance) et dans les trusts et sociétés. Il est membre du conseil d'administration des Anciens de l'Athénée.



Lu pour vous

Henri Blaise

POTPOURRI

Un menu de dégustation?

Dernièrement, un fascicule de 43 pages a atterri sur mon bureau. Il est intitulé «Potpourri». Je connais et apprécie les pots-pourris en musique, une sorte de «digest» ou de «best of» de l'oeuvre d'un musicien ou alors d'une époque musicale.

Quelle est l'origine et quel est le sens précis de ce terme?

Valait-il la peine de consulter l'Encyclopaedia Universalis et de recopier les doctes trouvailles pour remplir des pages et des pages de notre bulletin? Gilbert Maurer me lut le texte qu'il avait dégoté dans son ouvrage de référence. J'ai su donc qu'au départ un pot-pourri était un ensemble de mets, souvent hétéroclites, parfois mélangés ou du moins servis sur le même plat. De fil en aiguille, l'usage populaire en fit un assortiment de morceaux choisis en musique ou autres.

Le Potpourri Blaisien nous propose six menus différents aux goûts et aux présentations variés:

1. Satirisch Gespicktes: réflexions pour lesquelles le satirique fait office de lard d'assaisonnement.
2. Politspiesse: des morceaux «politiquement corrects» enfilés sur des brochettes.
3. Wortfrikassee: rien que le terme de fricassée fait monter l'eau à la bouche.

4. Moralinsaures: la morale est-elle nécessairement d'un goût saumâtre, salé?
5. Kultureintopf: la gageure de notre époque est de conserver la diversité des cultures, le risque est la création d'une culture unique, monotone ou un mélange interculturel indigeste.
6. Pfefferspray: chose curieuse à notre époque, la police et les truands se servent du même gaz poivré pour aveugler leur adversaire. Le Potpourri Blaisien est destiné autant à nous ouvrir les yeux.

Cher lecteur, je me permets d'enfiler le tablier de restaurateur haut de gamme en vous proposant un menu de dégustation de mon choix, donc subjectif. Il est difficile à concocter à cause de l'abondance et de la richesse de l'offre disponible. Le but de ce menu est essentiellement de stimuler la curiosité de vos papilles gustatives intellectuelles.

1. Satirisch Gespicktes: Die-nach-oben-wollen:

Einmal den Stein
nach oben wälzen -
einmal Gipfel sein
ihn dann wieder langsam
hinunterrollen lassen,
einmal oben gewesen sein

2. Politspiesse:

Sag mir, wie hoch der Kartoffelpreis ist
und ich sage dir, welcher Partei
ich meine Stimme abgeben werde,
in jedem Fall der Kartoffelpartei.

3. Wortfrikassee:

Hochstapler schmücken sich
mit fremden Federn,
weil sie nackt sind.

4. Moralinsaures:

Gott hatte tausend Gesichter.
Man hat sich seiner angenommen,
um ihm ein zeitnahes Make-up
zu verpassen, auf die Gefahr hin,
gesichtslos zu werden

5. Kultureintopf:

Auch Bücher können Drogen sein.
Nur sind sie weit billiger
im Anschaffungspreis.

6. Pfefferspray:

Keine Suppe wird so heiss gegessen
wie sie im Kochbuch
angepriesen wird.

Vous souhaiterai-je, cher lecteur, «bon appétit»? C'est ce que Henri Blaise m'a souhaité dans sa dédicace. Vous verrez, l'appétit vient en mangeant, donc en lisant Potpourri.

Joseph Mersch

Rétrospectives - - -

25 ans AAA

Les assemblées générales de l'Association des Anciens de l'Athénée au fil du temps

année	jour/mois		heure	Lieu	
1982	19 avril	lundi	11h	AL	constitution de l'AAA
1982	11 décembre	samedi	14h30	AL	1 ^{re} assemblée générale
1983	29 octobre	samedi	15h	AL	
1984	13 octobre	samedi	14h30	AL	
1985	18 novembre	lundi	19h	AL	
1986	20 octobre	lundi	18h30	AL	
1987	26 octobre	lundi	18h30	AL	
1988	13 décembre	mardi	18h30	AL	
1989	9 novembre	jeudi	18h30	AL	exposition: 25 ans Nouvel AL
1990	8 novembre	jeudi	18h30	AL	
1991	11 décembre	mercredi	18h30	AL	
1992	9 novembre	lundi	18h30	AL	
1993	13 novembre	lundi	18h30	AL	
1994	22 novembre	mardi	18h30	AL	
1995	20 novembre	lundi	18h30	AL	
1996	21 novembre	jeudi	18h30	AL	
1997	16 décembre	mardi	18h30	AL	
1998	27 octobre	mardi	19h	AL	
1999	29 novembre	lundi	18h30	AL	
2000	17 novembre	vendredi	16h	3 Glands	Musée de la Forteresse
2001	6 novembre	mardi	18h30	AL	
2002	18 novembre	lundi	19h	Lux	Parc Belle-Vue: 20 ans AAA
2003	8 décembre	lundi	18h30	AL	
2004	22 novembre	lundi	18h30	AL	
2005	7 novembre	lundi	18h30	AL	
2006	11 décembre	lundi	18h30	AL	
2007	10 décembre	lundi	18h30	Lux	Restaurant Speltz: 25 ans AAA



Samedi, le 11 décembre 1982: 1^{re} assemblée générale



1983: Guy Arendt, Guy Retter, Joseph Mersch, Corneille Bruck, Gilbert Maurer, Marcel Haas



1983: Jean-Pierre Wolff, Guy Arendt, Emile Haag, Henri Folmer, Corneille Bruck

Une tradition qui s'est perdue - - -

le petit verre d'honneur après l'assemblée générale!

Mais voilà la relève:



1983: Norbert Feltgen, Pierre Decker, Pierre Schaffner, Marcel Haas, Robert Marth, Guy Retter, Max Gremling, Joseph Mersch, Corneille Bruck, Guy Arendt, Henri Folmer, Jean-Pierre Wolff, Roger Linster, Emile Haag, Gilbert Maurer



1986: Jean-Paul Glauden, Max Gremling, Gilbert Maurer, Emile Haag, Jean-Pierre Wolff, Robert Marth, Henri Folmer, Jos Krier, Joseph Mersch, Dennewald, Jean Bong, André Schmitz, Robert Scholer, Jos Faber, Guy Arendt



AG 1987: Jos Faber, Jean Bong, Georges Margue, Norbert Feltgen, Jean-Paul Glauden, Max Gremling, Joseph Mersch, Robert Marth, Guy Arendt, Jean-Pierre Wolff, Gilbert Maurer, Henri Folmer, Jos Krier



1987: Joseph Mersch, Emile Haag, Norbert Feltgen



1988: Jos Faber, Jean Bong, Emile Haag, Gilbert Maurer, Georges Margue, Max Gremling, Jean-Pierre Wolff, Robert Marth, Marcel Haas, Jos Krier, Alois Bemtgen, Joseph Mersch, Joëlle Letsch, Henri Folmer



1989: Lors de la visite commentée par le professeur Emile Krier sur 25 ans «nouveau bâtiment» de l'Athénée



1990: Roger Petry, René Wirtz, Jos Krier, Albert Reiter, Jean Bong, Joëlle Letsch, Joseph Mersch, Roger Brachmond, Jean-Paul Pundel, Max Gremling, Gilbert Maurer



1990: Lors des agapes au restaurant «La Thaïlande»
Albert Reiter, Max Gremling, René Wirtz, Jean-Paul Pundel



1991: Gilbert Maurer, Albert Decker, Georges Als, Alois Bemtgen, Max Gremling, Jos Krier, Camille Thelen, Joseph Mersch, Emile Haag, Henri Folmer, Jos Faber, Georges Margue, Marcel Haas, René Wirtz



1995: Paul Hansen, Henri Folmer, Léopold Reichling, Gaston Holzmacher, François Kremer



1998: Albert Decker, Gilbert Maurer, Paul Hansen, Jos Faber, Marcel Haas, Camille Thelen, Jos Krier, Georges Margue, Max Gremling, Joseph Mersch, Claude Wassenich, Emile Haag, Martine Stein-Mergen, Georges Rihm, Roger Petry, Alphonse Conrad, Paul Fischer



1998: Jos Krier, Georges Rihm, Albert Decker, Paul Fischer, Paul Hansen



1999: Gilbert Maurer, Carlo Ackermann, Joseph Mersch, Paul Schiltz, Jos Krier



2000: Lors de la visite des «Dräi Eechelen»: notre guide Robert Wagner, Madame Jules Kremer, Mme Marcel Obertin, Melle Claude Obertin, Marcel Obertin, Paul Hansen, Pierre Schmit



2000: Mme J.P. Scheuer, Fernand Emmel, Jos Muller, Johny Reuter, Mathias Goerens, Jean-Paul Scheuer, Antoine Prum, Jacques Dondelinger,



2002: Dîner au Restaurant «Parc Belle-Vue» pour fêter les 20 ans d'existence de l'AAA
Albert Weitzel, Joseph Schwickerath, Gast Holzmacher, Henri Folmer,
Joseph Mersch, Emile Haag, Gilbert Maurer, Alois Bemtgen, Mme Bemtgen,
Mme Droessaert, Roger Brachmond, Robert Loewen, Paul Fischer, Jos Krier



2002: Mme Droessaert, Roger Brachmond, Robert Loewen, Paul Fischer,
Jos Krier, Camille Thelen, André Glod, Norry Gruber, Paul Hansen



2002: Constant Gillardin, Pierre Schmit, Michel Waringo, Marcel Haas, Pierre Decker,
Jean-Marie Klein, Albert Weitzel



2002: Patrick Muller, Alois Bemtgen, Mme Bemtgen, Mme Droessaert, Roger Brachmond,
Robert Loewen, Paul Fischer, Jos Krier



2002: Paul Schiltz, Roger Petry, Robert Decker, Marc Michels, Claude Wassenich, Martine Stein-Mergen, Jos Faber



2003: agapes au Restaurant «Tiberius»
Max Gremling, Martine Stein-Mergen, Joseph Mersch, Romain Lutgen, Jos Krier,
Albert Weitzel, Gilbert Maurer, Marcel Haas, Paul Hansen, Jos Faber, Claude Wassenich



2005: Jos Schwickerath, André Glodt, Gilbert Maurer, Norbert Gruber, Marcel Haas, Georges Glesener, Jos Krier, Joseph Mersch, Carlo Ackermann, Guy de Muysier, Roby Zenner, Robert Decker, Robert Mathey



2006: Emile Haag, Gilbert Maurer, Jos Krier, Jos Faber, Marc Salentiny, Carlo Ackermann, Marcel Haas, Emile Gillardin, Jos Salentiny, Joseph Mersch, Max Gremling, André Glodt, Paul Schiltz, Raoul Gloden, Norbert Gruber, Robert Decker, François Wunsch, Sylvère Sylvestrie



Marcel Haas, Carlo Ackermann, Marc Michels, Jean-Claude Thoma, Jean Koepfler



Constant Gillardin, Fonsi Glodt, Nicole Gruber, Norry Gruber, André Glodt



Norbert Feltgen, Herbert Grossmann, Guy de Muysen, Jos Krier, Camille Thelen



Le grand merci au président sortant: Marc Hoffmann, Martine Stein-Mergen, Joseph Mersch



Claude Feyereisen, André Feyereisen, Mme Pierre Droessaert, Johny Reuter



La passation des pouvoirs: Marc Hoffmann et Joseph Mersch

Les conseils d'administration de
l'Association des Anciens de l'Athénée
depuis sa constitution

Nom	Prénom	Localité	fonction	in	out
1982					
Elvinger	André	Luxembourg	membre-fondateur	1982	1982
Frisch	Marion	Mersch	membre-fondateur	1982	1982
Glod	Léon	Luxembourg	président-fondateur	1982	
Konen	Michèle	Luxembourg	secrétaire-fondateur	1982	
Kraus	Roger	Luxembourg	trésorier-fondateur	1982	
Maurer	Gilbert	Helmdange	vice-président-fondateur	1982	
Welter	Jean	Luxembourg	membre-fondateur	1982	1982
1982-1983					
Brück	Corneille	Luxembourg	président	1982	
Glodé	Marc	Luxembourg	membre	1982	1983
Glod	Léon	Luxembourg	vice-président	1982	1983
Konen	Michèle	Luxembourg	secrétaire	1982	1983
Kraus	Roger	Luxembourg	trésorier	1982	
Maurer	Gilbert	Helmdange	membre	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	membre	1982	
Retter	Guy	Luxembourg	membre	1982	
Schoder	Alphonse	Luxembourg	membre	1982	
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	
Marth	Robert	Luxembourg	réviseur	1982	
Simon	Camille	Pétange	réviseur	1982	
1983-1984					
Arendt	Guy	Walferdange	membre	1983	
Brück	Corneille	Luxembourg	président	1982	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Kraus	Roger	Luxembourg	membre	1982	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	vice-président	1982	
Retter	Guy	Luxembourg	membre	1982	
Schoder	Alphonse	Luxembourg	membre	1982	
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	
Marth	Robert	Luxembourg	réviseur	1982	1984
Simon	Camille	Pétange	réviseur	1982	
1984-1985					
Arendt	Guy	Walferdange	membre	1983	
Brück	Corneille	Luxembourg	vice-président	1982	1985
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Kraus	Roger	Luxembourg	membre	1982	
Marth	Robert	Luxembourg	membre	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Retter	Guy	Kohlenberg	membre	1982	
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Simon	Camille	Pétange	réviseur	1982	1985

1985-1986

Arendt	Guy	Walferdange	membre	1983
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983
Kraus	Roger	Luxembourg	membre	1982
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982
Retter	Guy	Luxembourg	membre	1982
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982
Glauden	Jean-Paul	Luxembourg	réviseur	1985
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984

1986-1987

Arendt	Guy	Walferdange	membre	1983	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Kraus	Roger	Luxembourg	membre	1982	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Retter	Guy	Kohlenberg	membre	1982	1987
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	
Glauden	Jean-Paul	Luxembourg	réviseur	1985	1987
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	

1987-1988

Arendt	Guy	Walferdange	membre	1983
Bong	Jean	Steinsel	membre	1987
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987

1988-1989

Arendt	Guy	Walferdange	membre	1983	1989
Bong	Jean	Steinsel	membre	1987	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	

1989-1990

Bong	Jean	Steinsel	membre	1987
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985

Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	vice-président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1990-1991					
Bong	Jean	Steinsel	membre	1987	1991
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	vice-président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Wolff	Jean-Pierre	Luxembourg	délégué/enseignants	1982	1991
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1991-1992					
Als	Georges	Luxembourg	membre	1991	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1992-1993					
Als	Georges	Luxembourg	membre	1991	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1993-1994					
Als	Georges	Luxembourg	membre	1991	
Braquet	Mady	Steinsel	membre	1993	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	

Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1994-1995					
Als	Georges	Luxembourg	membre	1991	1995
Braquet	Mady	Steinsel	membre	1993	1995
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Letsch	Joëlle	Mamer	membre	1987	1995
Marth	Robert	Luxembourg	vice-président	1984	1995
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1995-1996					
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1995	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1996-1997					
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1995	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	
1997-1998					
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1998	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur	1987	1998

1998-1999

Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	membre	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1998	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Thelen	Camille	Luxembourg	délégué/enseignants	1991	1999
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

1999-2000

Ackermann	Charles-Louis	Kockelscheuer	membre	1999	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1998	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Christnach	François	Luxembourg	délégué/enseignants	1999	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

2000-2001

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1998	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Christnach	François	Luxembourg	délégué/enseignants	1999	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

2001-2002

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999	
Blau	Georges	Luxembourg	membre	2001	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Rihm	Georges	Luxembourg	membre	1998	2002
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Christnach	François	Luxembourg	délégué/enseignants	1999	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

2002-2003

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999
Blau	Georges	Luxembourg	membre	2001
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1984
Petry	Roger	Hostert	membre	1982
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998
Christnach	François	Fentange	délégué/enseignants	1999
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998

2003-2004

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999
Blau	Georges	Luxembourg	membre	2002
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983
Glodt	André	Frisange	membre	2003
Gruber	Norry	Esch-sur-Alzette	membre	2003
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983
Klein	Jean-Marie	Luxembourg	membre	2003
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982
Petry	Roger	Hostert	membre	1989
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998
Zenner	Roby	Differdange	membre	2003
Herman	François	Luxembourg	délégué/enseignants	2003
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998

2004-2005

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999	
Blau	Georges	Luxembourg	membre	2002	2005
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Glodt	André	Frisange	membre	2003	
Gruber	Norry	Esch-sur-Alzette	membre	2003	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Klein	Jean-Marie	Luxembourg	membre	2003	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Zenner	Roby	Differdange	membre	2003	
Herman	François	Luxembourg	délégué/enseignants	2003	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

2005-2006

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Glodt	André	Frisange	membre	2003	
Gruber	Norry	Esch-sur-Alzette	membre	2003	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Klein	Jean-Marie	Luxembourg	membre	2003	2006

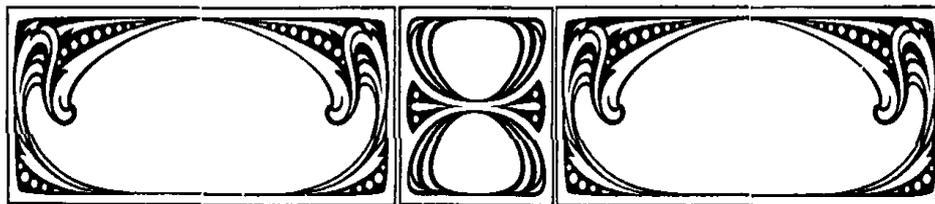
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Zenner	Roby	Differdange	membre	2003	
Herman	François	Luxembourg	délégué/enseignants	2003	2006
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

2006-2007

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Glodt	André	Frisange	membre	2003	
Gruber	Norry	Esch-sur-Alzette	membre	2003	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Krier	Jos	Luxembourg	membre	1985	2007
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Zenner	Roby	Differdange	membre	2003	
Sylvestrie	Sylvère	Luxembourg	délégué/enseignants	2006	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	

2007-2008

Ackermann	Carlo	Kockelscheuer	membre	1999	
Faber	Jos	Strassen	trésorier	1983	
Feyereisen	Claude	Mamer	membre	2007	
Glodt	André	Frisange	membre	2003	
Gruber	Norry	Esch-sur-Alzette	membre	2003	
Haag	Emile	Luxembourg	membre	2007	
Haas	Marcel	ColmarBerg	vice-président	1983	
Hoffmann	Marc	Luxembourg	président	2007	
Koepfler	Jean	Grevenmache	membre	2007	
Maurer	Gilbert	Helmdange	secrétaire	1982	
Mersch	Joseph	Kockelscheuer	vice-président	1982	
Petry	Roger	Hostert	membre	1989	
Stein-Mergen	Martine	Luxembourg	membre	1993	
Wassenich	Claude	Bettembourg	membre	1998	
Zenner	Roby	Differdange	membre	2003	
Sylvestrie	Sylvère	Luxembourg	délégué/enseignants	2006	
Gremling	Max	Luxembourg	réviseur	1984	
Hansen	Paul	Sandweiler	réviseur	1998	



Membres décédés du conseil d'administration

Glod	Léon	Luxembourg	président-fondateur
Marth	Robert	Luxembourg	réviseur / membre du conseil
Margue	Georges	Luxembourg	réviseur

Direction de l'Athénée:

1981 - 1993	Folmer	Henri	directeur	Haag	Emile	directeur-adjoint
1993 - 2003	Haag	Emile	directeur	Schiltz	Paul	directeur-adjoint
2003 - 2007	Haag	Emile	directeur	Salentiny	Jos	directeur-adjoint
2007 -	Salentiny	Jos	directeur	Heiser	Claude	directeur-adjoint



Henri Folmer



Emile Haag



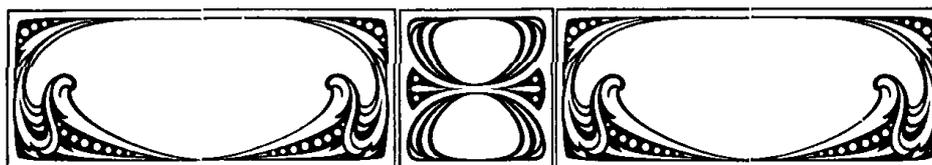
Paul Schiltz



Jos Salentiny



Claude Heiser



Gesichter aus dem Athenee



Elsi Zahnen



Arsène Reimen



Emile Lahure



Monique Schneider



Marie-Paule Maurer-Hetto



Jos Weydert



Jean Welter



Georgette Kessler

Une adolescence passée au collège de Luxembourg

Extraits des «SOUVENIRS ET CAUSERIES» de J.-P. BRIMMEYR

Suite du fragment des Cahiers luxembourgeois commencé dans le fascicule 24.

Ainsi, le 5 octobre 1812, je franchis résolument le seuil de ce prétendu sanctuaire. Me conformant à l'instruction du directeur, j'entrai directement dans la salle de classe du professeur Koch. Ce personnage d'un air vénérable par ses cheveux grisonnants et son beau corps revêtu de la soutane, reçut et déplia le certificat que je lui présentai, me dit de prendre une place au premier banc, et inscrivit mon nom sur une liste. Il y eut, en ce moment, un chuchotement confus dans le nombreux auditoire de jeunesse qui remplissait la salle. Bientôt M. Koch se leva de son siège et fit lecture de ses deux listes (Catalogues, comme on les appelait) dont l'une désignait les élèves de la première année de grammaire et l'autre ceux de la deuxième année. Je m'attendais à un examen de chaque nouveau-venu en particulier; mais il n'en était rien. Un moment après, entra le directeur, conduisant à la main un nouveau qu'il présenta à M. Koch en lui disant en allemand: «Herr Collega, ich empfehle Ihnen hier den Sohn meines alten Freundes, des Herrn Doctor Seyler in Diekirch.»

Et après quelques mots échangés, le directeur dit à haute voix: «La messe commencera à neuf heures précises; cet après-midi l'inscription du minerval aura lieu pour les trois classes inférieures.» La recommandation du fils Seyler, de la part du directeur, chose assez rare, fit dire à un gaillard placé derrière moi: «Daât gött eng nei Schaffett.» Elle m'offusqua de même, parce que, la veille, Jean-Pierre Seyler avait dit en présence de trois dames et de moi-même que, puisque j'avais passé trois ans à apprendre les principes élémentaires, il fallait bien que je fusse un âne, pour entrer dans une classe aussi basse que la première année de grammaire. Alors ma mère, aussi présente, lui répondit en français: «Eh bien, M. Seyler, je vous conseille d'examiner d'abord mon fils, et puis, qu'il vous examine aussi: alors nous verrons qui de vous deux est le plus instruit.» Seyler en fut troublé, et les femmes en rirent.

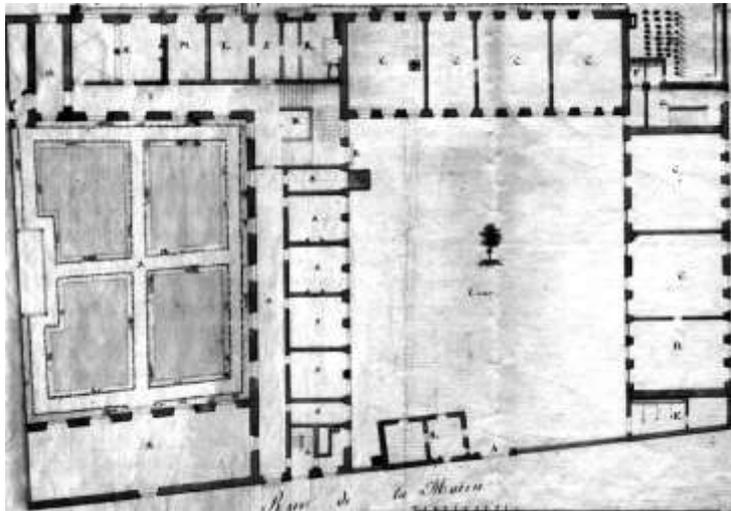
Seyler se mit à l'autre extrémité du banc où j'étais assis. Mais, par un simple effet du hasard, je me trouvais juste à côté d'un jeune homme de haute taille, élégamment habillé, ayant l'air d'avoir 20 à 24 ans, et que j'avais de prime abord pris pour un des professeurs. C'était M. Theis de Bonnevoie, admis comme élève de ma classe, quelques minutes avant moi. Et comme, en jetant un regard sur les deux bancs placés à ma gauche, j'y remarquai une rangée de figures suspectes de malice, je pensai, au cas d'une agression de ce côté, avoir recours à la protection de cet homme sage et posé.

Bientôt le carillon du clocher sonna le prélude de 9 heures. Le carillon faisait alors l'office de sonnette, en attendant le tambour qui n'arriva qu'un an après. Les classes s'alignèrent dans la cour, suivant l'usage, la préparatoire en tête, les petits de chaque classe en avant des grands, tous sur deux lignes, jusqu'aux philosophes qui marchaient trois à trois de front; chaque classe accompagnée de son professeur: c'était l'ordre de marche de toute l'année, tant pour la messe que pour les cérémonies

J.P. Seyler qui, avec son frère Guillaume et Fr. Scheffer, fit beaucoup, de 1795 à 1799, pour que le régime républicain fût tolérable aux Luxembourgeois. Cf. Louis Wirion «Les familles Scheffer et Seyler» in : «Biographie Nationale de Jules Mersch, III,O.St

publiques. Dans les occasions solennelles, chaque professeur s'habillait à son goût, tandis que les ecclésiastiques Munchen et Steichen portaient comme distinction honorable la Palme académique brodée en fil d'argent sur la ceinture de leur soutane (j'en dirai plus loin la raison). Le directeur disait, comme à l'ordinaire, la messe, mais une messe basse. Une chose que je trouvais dès lors étrange et inconvenante, c'est l'obligation nous léguée par les anciens jésuites de rester, pendant la messe, agenouillés sur le pavé dur et froid de l'église, -- habitué que j'étais de m'asseoir commodément sur un banc du chœur. Cependant, en compensation du malaise que j'éprouvais là, j'eus avec un nommé Bech de Luxembourg, nous deux les plus petits des 70 de notre classe, l'avantage de marcher en tête des grammairiens.

Après la messe, M. Koch régla l'ordre des places: d'abord séparation en deux ailes des sections 1^{re} et 2^e année; puis placement des bancs par deux à deux sur les trois côtés de la salle; puis installation des élèves de petite taille devant les grands; de sorte que le professeur, de son estrade, eut la vue libre sur tous à la fois. J'eus alors Bech et un autre à mes côtés. Cet arrangement fait, le professeur nous rappela le paiement du minerval, les livres de classe à apporter le lendemain, puis nous congédia.



Mais avant d'entrer au cours des leçons, je tiens à noter de mémoire quelques impressions et remarques que j'ai conçues, partie au premier jour, partie dans la suite.

1) Le tout premier objet qui frappa ma vue, lorsque j'entrai dans la cour du collège, était le grand tilleul planté au milieu. J'avais déjà éprouvé quelque satisfaction en passant sous le massif ombrageux des arbres de la Place d'Armes qui me rappelaient mes anciens bois; mais ce beau tilleul, d'un port superbe et majestueux par son tronc uni et droit comme le fût d'une colonne, élancé à une rare hauteur et couronné d'une tête bien arrondie en boule et bien touffue, m'a fait une impression ineffaçable; car, ce jour-là, il portait encore le plein de son feuillage. J'ai observé depuis que cette cime, inaccessible aux chats, servait de refuge perpétuel aux moineaux; au printemps pour leur nidification, et le reste de l'année comme lieu de rassemblement et de querelles domestiques. Au reste, je ne sais pas quel motif a postérieurement donné lieu à faire disparaître ce modèle d'arbre.

2) En examinant de près la salle de classe, j'y remarquai comme un fâcheux inconvénient le défaut absolu de tables ou pupitres à écrire, -- autre héritage des jésuites qui, pour mortifier autant que possible la jeunesse, forçaient leurs élèves à écrire sur les genoux, sans égard pour les myopes, et sans s'apercevoir que ce mode d'écrire gâtait les meilleures mains et souvent les bons estomacs. M. Munchen, infatué de ces rigueurs jésuitiques, les maintenait trop longtemps, mais dut céder, à la fin, aux instances des jeunes professeurs.

3) Comme j'eus à vivre maintenant en société de 70 et quelques individus, l'instinct (humain) me portait nécessairement à observer, plus ou moins, leur conduite et leurs allures afin d'en déduire une idée comparative des caractères. Il a été facile de distinguer, de prime abord, trois phalanges d'hommes d'âge et de tailles différentes, rangées en conséquence sur les bancs. Les plus âgés, que je présume avoir eu au moins 17 à 19 ans, et dont le nombre était au moins de seize individus, appartenaient exclusivement à la catégorie des conscrits qui se faisaient prêtres pour échapper au service militaire.

Ceux-là avaient déjà passé quelques années dans les principes du latin, chez des curés de village. Je les observais journellement, ces hommes habillés comme leurs aïeux, en habit bleu clair, les bas montant jusqu'aux genoux, de même nuance, les vestes et culottes grises, le chapeau, plus roux que noir et déformé de vieillesse. Je n'ai jamais vu d'adolescents aussi doux et patients, aussi réservés, sages de conduite, assidus et laborieux dans les études. Je me les représente encore, rangés aux bancs de derrière, serrant d'une main le livre et de l'autre le front afin d'y retenir ferme les idées conçues à force d'attention. Sur chaque banc des leurs il y en avait toujours un ou deux qui, la plume en main, notaient comme des sténographes les paroles du professeur, c'est-à-dire la traduction verbale du texte latin de notre auteur classique. Rentrés chez eux, après classe, les autres déchiffraient et copiaient soigneusement ce précieux travail fait, afin de le reproduire, le lendemain, en copie sur la feuille volante appelée le thème. Le professeur n'eut jamais à se plaindre de ces braves garçons. A quatre heures, la classe finie, et avant de se rendre au silence, ils prenaient leur goûter, consistant en un énorme morceau de pain enduit d'une couche de beurre salé et par dessus d'une tranche confortable de fromage; le tout de la fabrication domestique de leurs mères. Après le souper, ils s'amusaient quelquefois à une partie de cartes. A la distribution mensuelle des places, ainsi qu'à celle des prix, à la fin de l'année, on eut facilement la mesure de leurs capacités; mais il vaut mieux passer outre. Toutefois, lors de nos compositions pour les places, je n'aimais jamais avoir pour voisin un des leurs, parce qu'ils commettaient des plagiats terribles sur le travail d'autrui.

Au bout opposé, c'est-à-dire tout au bas de cette échelle morale, figuraient les gamins de Luxembourg, les citadins natifs, tant des faubourgs que de la ville haute. Ils étaient en moyenne de l'âge de 11 à 15 ans. Si les vieux dont je viens de parler méritaient le surnom de Bleus qu'on leur donnait à cause de leurs bas antiques, ceux-ci méritaient à bon droit celui de Rouges; quoique M. Koch les nommât communément les Bourdons = Hummeln. Ils étaient au nombre d'environ quinze, dont j'ai bien retenu les noms de six individus de la ville haute et de six de la ville basse (du Grund) -- ces derniers (à l'exception d'un seul) les plus effrontés tapageurs, les vrais polissons, et en fait de paresse le rebut de tous. Non seulement que ces gaillards troublaient constamment les bons, ils leur occasionnaient souvent des punitions imméri-

tées. Au surplus, et pour bien remplir leur programme d'action, ils s'amusaient quelquefois, dans un moment opportun, à visiter nos poches aux livres, pour en gober les objets à leur goût, tels que plumes, crayons, encriers, même des livres. C'est ainsi qu'aux premiers jours de classe un nommé M...f m'a volé un encrier taillé à facettes que je tenais de mon père. Sur ma plainte, aussitôt adressée à M. Koch, je retrouvai, le lendemain, dans ma poche un encrier de deux sous, en place de l'autre qu'il a toujours caché dans sa veste. Quelques-uns de ces mauvais garnements ont dû quitter le collège à cause de leur inconduite; cinq autres ont continué leurs études et sont devenus prêtres, dont un seul a vécu jusqu'à l'âge de 60 ans. Ces bourdons se sont donné réciproquement des sobriquets et qualifiaient du nom de « Schaffett » tout élève d'une conduite un peu distinguée.

Déduction faite, maintenant, des deux partis extrêmes, des bleus et des rouges = moutons et boucs, et dont en fait de progrès aucun individu n'a jamais figuré parmi les 20 premiers de la classe, il me reste peu de chose à dire du parti intermédiaire formant la vraie majorité d'environ quarante individus et dont la moitié à peu près composait l'élite de cette classe combinée. Toutefois il est digne de remarquer que, dans le nombre de ces derniers, il y avait cinq Wallons et deux Français, tous les sept d'une conduite irréprochable, en même temps que les plus avancés en matière d'étude, et à la tête des plus distingués, le nommé Bonaventure Gilson, aujourd'hui chanoine de l'évêché de Namur. Pour faire le portrait d'un jeune homme à la fois étudiant parfait, je prendrais celui-là pour modèle: il n'était rien moins que prude ou d'une sagesse affectée, mais allègre et franc dans ses manières, respecté de ses égaux, comme il l'est encore de la généralité pour son catholicisme libéral.

4) Un autre sujet d'appréhension pour moi, et non moins incommode que le pavé de l'église et les bancs sans pupitre, c'était le *Signum*, une misérable bande de papier, large de 2 pouces et longue de 6 à 7. Je présume que l'organisateur moderne de notre collège, en fouillant l'ancien musée des instruments de discipline jésuitiques, y aura également déniché le modèle de ce détestable chiffon. Or, voici à quoi il servait. Il était défendu aux élèves de parler à l'intérieur des salles de classe, et entre eux, une autre langue que le français ou le latin. Tous les matins, le professeur, en entrant, donnait à l'un des élèves ce petit coupon de papier, encore en blanc et muni de son cachet. M. Koch en chargeait ordinairement un des Bourdons. Le porteur eut alors à guetter, à dresser les oreilles, à se promener nonchalamment, avant et après classe, à travers les groupes des causeurs. Aussitôt qu'il entendait prononcer un mot d'allemand, il remettait le *signum* au fautif qui devait aussitôt le signer de son nom et le garder; en cas qu'il refusât, l'autre reprenait le billet, et notait dessus: N ... *recusavit*. Le nouveau porteur avait dès lors soin de s'en défaire au plus tôt en surprenant un autre parleur d'allemand, et ainsi de suite jusqu'au lendemain. Le plus souvent, on ne savait pas en quelles mains se trouvait le *signum*. Les inscrits eurent pour pensum (tâche) un chapitre à copier, et le «*recusavit*» (refuseur) deux. Cependant, la malveillance et les rancunes des élèves apportaient dans la circulation de ce papier tant d'irrégularités, que les professeurs, las de punir aussi mal-à-propos, laissèrent enfin tomber cette mesure en désuétude. On se demande nécessairement: «A quoi pouvait servir une contrainte pareille?» A faire parler de force le français et le latin? -- Mais, dans les trois premières classes, les neuf dixièmes ne savaient guère articuler une phrase en français, et quand ils l'essayaient, ils provoquaient des éclats de rire de la

part de ceux qui le savaient mieux, ils préféraient, par crainte du signum, ne dire mot. Quant au latin: mais nous étions venus au collège pour l'apprendre au moyen des livres et par cinq années d'étude; les professeurs eux-mêmes ne s'en servaient jamais avant la classe de rhétorique, et, lorsqu'en rhétorique et en philosophie, le professeur adressait la parole à un élève, en classe, il le faisait toujours en allemand ou en français, suivant la nationalité de l'élève. Aussi, le latin ne se prête pas à nos conversations familières: il aurait fallu, pour cela, avoir étudié à fond les Comédies de Plaute et de Térence. Mais Plaute et Térence: nos professeurs se sont bien gardés d'en introduire seulement une pièce dans leurs programmes; l'embarras en eût été grand, de leur côté. Ainsi cette mesure ne servait à rien pour l'instruction. Ou bien, avait-elle pour but d'empêcher le bavardage (garrulitas) parmi les étudiants? -- Mais alors c'était faire de cet établissement un couvent de Trappistes, en d'autres mots: c'était alors une mesure tyrannique. En somme: le Billet-signum n'a eu aucun but justifiable; ç'a été une invention absurde et ridicule.

4. La classe de grammaire latine. Le professeur Koch.

Le 6 octobre au matin. A son entrée en classe, M. Koch déclara aux élèves nouveaux que ceux qui désiraient passer dans la section de II^e année de grammaire, devaient subir un examen préliminaire, afin de faire reconnaître le degré de leurs connaissances. A cet effet, il fit traduire et expliquer de vive voix, par chacun de nous, un chapitre de Cornélius et une fable d'Esopé. Et comme mon nom se trouvait (littera B) le premier sur la liste, je fus appelé le premier. --- «Très bien: seconde année.» -- Moi aux anges. Quoiqu'il n'en fût pas rigoureusement de même pour quelques-uns des Bleus, le professeur, en considération de leur âge avancé, n'y regarda pas de si près. La même indulgence les fit monter, dans la suite, de classe en classe, jusque sur les marches de l'autel.

L'opération d'examen finie, M. Koch nous traça en peu de mots son programme journalier. A chaque section une leçon de grammaire latine (manuel de Bröder) expliquée par le professeur, récitée le lendemain par les élèves, et pour thème, une traduction en latin, adaptée à cette leçon: le texte allemand ou français dicté par le professeur. Puis, explication d'un chapitre dans Cornélius, en allemand et en français, pour les deux sections: la traduction écrite, dans une de ces deux langues, à remettre le lendemain matin. A 11 heures, grammaire française; plus tard par l'abbé Merlin. Après-midi: explication d'une fable d'Esopé par Phaedrus, pour la section II^e année, qui eut, chaque jour, son thème à part, plus le même de l'autre classe: écritures à foison. Point de calcul, cette année-là. Une occupation de classe sans fruit, vraie perte de temps, c'était bien la dictée du Correctum; car on n'eut pas le temps de le relire. Point d'histoire non plus. Pourtant les jésuites avaient une méthode pour faire entrer l'histoire, du moins l'histoire ancienne, dans leur enseignement, sans donner à cette branche un cours spécial. Ils se servaient dans la classe préparatoire de l'Epitomé historiae sacrae, au lieu d'un classique latin, pour la traduction du latin dans une des langues modernes; à partir de là, ils dictaient, chaque année, un précis d'histoire concis, ou plutôt une table chronologique d'une époque ou d'un peuple déterminé: la première année, celle des anciennes monarchies asiatiques, avec celle des Egyptiens; puis, successivement celles des Grecs, des Macédoniens et des Romains. Pour les détails historiques, ils faisaient servir conjointement les textes latins de Justin, Cornélius, Curtius, Eutrope, Aurélius Victor, Livius, Salluste et César; sinon chaque

auteur en particulier, du moins un recueil de morceaux choisis dans l'un ou dans l'autre et adaptés aux faits mémorables de chaque époque. J'ai vu de ces Tables chronologiques écrites sous dictée, et d'autres imprimées dans leurs manuels de classe. Cette méthode avait le double but de faire apprendre l'histoire, en même temps que la bonne latinité, et, si elle ne le remplissait pas à fond, du moins ne laissait-elle pas de lacune fâcheuse dans le système des cours d'humanités.

Notre professeur versait dans une ignorance de l'histoire à faire pitié. Lorsqu'il devait commenter un incident quelconque d'un fait historique rapporté par notre Cornélius, il débitait souvent des choses incroyables, absurdes, et bonnes à faire rire les élèves qui en savaient mieux.

Comme, dans l'explication de nos classiques latins, il donnait en même temps la version française du texte, je croyais, au commencement, que lui, il avait la vraie prononciation du français, et que la mienne était fautive, (ainsi, il prononçait Gresse le mot Grèce, les voyelles e, é, è, ê, u et les diphtongues françaises en général à la manière des Allemands d'Outre-Rhin) ; mais lorsque, plus tard, j'entendis parler M. Merlin, je revenais bientôt de mon erreur.

Abstraction faite de ces petites déficiences, l'abbé Koch avait une bonne méthode d'instruction: il savait rendre clair ce qu'il expliquait; il usait d'une grande patience envers les têtes d'une conception dure, et ne faisait pas grâce aux paresseux. Il était d'un caractère doux et agréable, d'une humeur toujours égale et souvent enjouée, au point qu'après avoir expliqué telle fable d'Esopé, il la traduisait, ensuite, sur un ton burlesque accompagné d'une pantomime à faire crever de rire le plus indolent; mais lorsque cette hilarité durait trop longtemps, un geste de sa main la faisait tout à coup taire. Il arrivait maintes fois que les leçons de cette journée furent au bout un quart d'heure avant l'heure sonnante, et que nous nous levâmes de nos bancs; alors M. Koch, en élevant sa main, nous faisait rasseoir, et prononçait la phrase classique: «Halt, Kinder! noch ein Verbum!» Pour cet exercice, il choisissait de préférence des verbes des 3^e et 4^e conjugaisons, et après qu'il en avait donné le mot, p. ex. diligo, le premier du banc récitait le présent; le second l'imparfait, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Après ce verbe, un autre. Mais quand on faisait peu de fautes, il commandait la récitation en masse (comme le Tutti en musique), vrai quodlibet de voix et qui faisait dire, dans les classes voisines, qu'on disait la litanie chez M. Koch. Néanmoins, il ne souffrait pas de cris volontaires ni d'autre manifestation incongrue de la part d'un élève.

Le Silentium (heures d'étude), institué dans le but de procurer aux élèves le temps et le repos requis pour leurs travaux d'écriture et pour remémorer les leçons, avait communément lieu de 5 à 7 heures du soir et aux mêmes heures du matin, sauf les modifications opportunes. L'expérience a motivé la mesure de le tenir dans les locaux mêmes du collège, et pour des raisons trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rapporter. Néanmoins, on en a, de mon temps, accordé la dispense aux élèves qui furent à même de tenir chez eux une personne capable de les surveiller et de diriger convenablement leurs études, ainsi que cela se pratique au silence commun de l'établissement par les répétiteurs ou maîtres-d'études, choisis parmi les plus aptes des classes supérieures. J'eus l'avantage de cette dispense, au moyen d'un sergent espagnol (Grégorio Malanda) alors captif de guerre détenu à Luxembourg; quoiqu'à la rigueur les conditions de mon silence ne fussent pas remplies. Ce malheureux prisonnier, qui avait fait ses études, en Espagne, dans la vue de se faire prêtre, et employait sa journée au travail de ses mains, ne pouvait se rendre à mon logis qu'un quart d'heure du



matin et une heure du soir, avant le coucher du soleil; très souvent il en fut empêché. Je n'en faisais pas moins mes devoirs, et je trouvais assez de temps pour prendre de lui des leçons de grammaire espagnole; car il me parlait moitié français, moitié latin, l'un aussi mal que l'autre: en réalité, Grégorio figurait comme mon répétiteur. Au reste, on n'était pas difficile à accorder l'exemption aux élèves de bonne conduite.

La distribution des places eut lieu tous les mois, publiquement, dans une des grandes salles de l'étage, et celle des prix, à la fin de l'année scolaire. Les unes et les autres se réglaient sur une espèce de concours, dite la composition: véritable jeu de hasard. Pour les places mensuelles, le n°1, c'est-à-dire le plus heureux de chaque

classe, était décoré de l'Aigle impériale, - petite aigle de vermeil, ciselée en relief et suspendue à une quadruple chaîne qu'on attachait à la boutonnière. Cette décoration devait être remise, chaque fois un moment avant la distribution nouvelle, entre les mains du directeur, pour passer derechef au plus méritant. Cette pièce de distinction, éclos dans le cerveau du grand génie militaire qui, à cette époque, régissait le monde et qui voyait tout en militaire, donnait plus de considération au décoré que toute une charge de livres de prix. Parmi les étudiants, le plus effronté gaillard ne lui manquait pas de respect. Quant aux livres de prix, on les donnait aux trois ou quatre élèves qui avaient le plus souvent obtenu les numéros 1, 2, 3, tandis que les concurrents habituels des places 4, 5, 6 obtenaient la mention d'un accessit. Ces livres ont été sans doute, me demande-t-on, des ouvrages utiles, instructifs, bons à être employés avantageusement? Pas du tout: ç'a été depuis lors, pendant cinquante années, à ce que j'ai observé, le fonds de boutique des libraires, tout ce qui n'avait plus cours, qu'on achetait à moitié ou au tiers du prix; un vrai bric-à-brac. Ainsi, l'élève qui après avoir travaillé, mémorisé, sué, pendant dix mois, avait publiquement l'honneur du prix, le rapportait triomphalement à la maison, ouvrait ce bijou littéraire, et voyant que ce n'était rien, le jetait de côté. Quelques uns essayèrent de le vendre au bouquiniste; mais le bouquiniste, en voyant le titre, répondit: «J'en ai encore de cela, personne n'en veut.»

Pour ma part, je n'ai point remporté d'aigle, ni de prix: des accessit seulement; et voici pourquoi. Mon plus noble concurrent, dans cette classe et la suivante, était ce Bonaventure Gilson dont j'ai parlé tout à l'heure; le héros des combattants, l'étoile de première grandeur parmi les brillants des classes qu'il a successivement traversées. Tout près de lui figurait Fr. Xavier Wurth, enfant d'environ 13 ans, sage et timide, un peu frêle, qui partageait, quoique moins souvent, avec l'autre la décoration de l'aigle, et toujours le premier prix; puis Théodore Wurth, son frère plus jeune, plus animé, quelquefois distrait, riant quand Xavier pleurait, mais presque assidu à la seconde place et au second prix. Les frères Wurth avaient le double avantage du talent inné et d'une instruction solide qu'ils recevaient de leur père, alors le premier médecin du

pays. Xavier est mort procureur du tribunal de Liège, et Théodore savant et distingué médecin à Luxembourg. Puis venaient deux Wallons (Poncelet, je crois, et Jaquemint?); après ceux-là Seyler et moi.

A la première distribution des places, j'eus le numéro 8, conjointement avec Theis; moi le plus petit, lui le plus grand de la classe; moi le cendrillon, lui le beau cavalier en bottes à revers et en jabot: contraste qui occasionna des chuchotements dans les groupes. Le directeur, me croyant sans doute né dans les Ardennes, dit aux professeurs assistants: «Der Kleine da ist erst von der Haide gekommen.» Ce hasard de numéro me procura, au banc, une place auprès de Theis, et en même temps une protection assurée, de sa part, contre les attaques des frelons luxembourgeois. A la seconde distribution, j'avançai au N° 6. Seyler, un peu contrarié de cela, me dit, en sortant: «Tu as eu du bonheur, cette fois; mais tâche seulement de ne pas reculer, une autre fois.» Comme je ne savais pas s'il disait cela en bonne ou en mauvaise part, je ne lui répondis rien. A l'une des distributions subséquentes, j'eus l'infortune du numéro 12. Par malheur mon ancien instituteur, le curé Nardy, tout content, jusque-là, d'avoir fourni au collègue ce sujet suffisamment instruit que j'étais, fut présent, à côté des professeurs. En me voyant avancer, à l'appel de mon nom, il rougit autant que moi. M. Munchen, en même temps, m'adressa ces mots: «Brimmeyr! Wie hat das diesmal gungen? Das wundert mich.» Puis il parlait, en me regardant, à voix basse au curé. Enfin, nous sortîmes en masse, moi très abattu; Seyler, mon concurrent, plus rassis et satisfait. Au coin de la rue de Chimai, il m'accosta, en disant: «N'est-ce pas? la fortune nous joue quelquefois un mauvais tour.» Je lui répliquais: «Dis plutôt que c'est la faveur; car j'ai remarqué assez souvent que les Welsch sont plus favorisés que nous autres; ils nous enlèvent d'emblée les premières places.» Là-dessus Seyler me fit comprendre que ces Welsch (Wallons) avaient d'abord l'avantage sur nous autres de parler et d'écrire, beaucoup mieux que nous, le français; parce qu'ils en avaient reçu les principes dans leurs écoles primaires, ensuite dans l'un ou l'autre des petits collèges du quartier wallon, où ils avaient également fait leurs premières classes de latin. Effectivement, il en était ainsi: car, lorsque l'usage de l'allemand ou du français était facultatif pour les versions du latin et pour les réponses d'examen, ils avaient certes une supériorité marquante sur les Allemands du Luxembourg, qui ne savaient guère bien exprimer leurs idées en bon allemand et d'autant moins en français. Quant aux frères Wurth, nonobstant que Théodore était toujours plus distrait qu'attentif en classe, ils avaient, l'un et l'autre, une rare facilité d'apprendre, et par-dessus celle-là un père qui valait doublement le professeur de collègue. Au surplus, ils prenaient, dès lors, chez eux des leçons d'arithmétique, puis aux jours de congé, en été, ils faisaient avec leur père des excursions de botanique et d'entomologie: par une éducation aussi soignée, ces jeunes gens devaient surpasser le plus grand nombre de leurs condisciples en intelligence et en progrès.

Après mon gain du détestable n°12, je n'eus plus à subir, dans la suite, une contrariété de cette nature: autant que je me rappelle, je balançais toujours entre 5 et 8 inclusivement.

Le cours de français. -- L'abbé Merlin entra en fonction, je ne sais plus dans quel mois. Il nous donnait deux heures par semaine. Au premier jour, il divisa la classe en deux sections: 1^{re}, celle des commençants: -- les éléments de grammaire française; 2^e, celle des plus avancés (Français natifs, Wallons, Wurth, Theis, etc.) -- Syntaxe et

Télémaque. Chaque section eut sa part de l'heure. Cet abbé Merlin, envoyé par l'évêque Jauffret de Metz, parlait aussi bien le bon allemand que le français. L'un des premiers jours suivants, nous l'entendîmes prononcer d'un ton solennel: «Calypso ne pouvait pas se consoler du départ d'Ulysse.» Il continua son cours, je ne sais plus combien de mois; mais enfin, il cessa de nous voir, et quelques mois plus tard, il partit avec le petit séminaire. On faisait, à ce sujet, toutes sortes de conjectures dont je n'ai retenu que deux mots: l'un, -- que Merlin n'avait pas voulu se soumettre aux ordres du directeur Munchen; l'autre, -- que Munchen désapprouvait tout à fait l'introduction de Télémaque comme livre de classe, tant sous le rapport de son emploi prématuré que sous celui de sa morale païenne. M. Munchen, du reste, aimait trop son pouvoir absolu et ses vues personnelles, pour céder à une contradiction quelconque.

Ainsi, pendant les dix mois de cette année scolaire, les jours marchaient régulièrement avec le soleil, et les heures avec le carillon, traînant nos études à la remorque. «Huc usque nec plus ultra».

Maintenant: si, au bout de cette première année, quelqu'un m'avait demandé raison de mes progrès réels en instruction, il m'eût fallu en conscience lui répondre que j'avais appris une centaine de mots latins de plus, un peu plus de routine grammaticale, une minime portion de français et point d'arithmétique; au contraire, oublié le peu de ce que j'avais su de cette dernière. Ainsi, voilà ce temple des Muses, dont on m'avait dit tant de belles choses.

Pourtant, ce serait ingratitude de ma part, si je passais sous silence les bons mots et les calembours dont M. Koch se servait quelquefois en un moment opportun pour mettre un peu de diversion dans une monotone et fastidieuse explication d'un chapitre de Népos ou de Phaedrus. Tantôt le sujet même d'une fable y donnait lieu; tantôt c'était la paresse ou quelque pétulance d'un gamin luxembourgeois. Déjà antérieurement, un nommé Stumper ¹⁾ avait acquis une certaine réputation par ses facéties; quoique celles-ci fussent plutôt des bouffonneries grossières, à la mode des capucins; de mon temps, M. Steichen l'emportait sur ses deux collègues en bons mots spirituels, bien appliqués. Comme il y a des enfants à la fois paresseux et méchants, sans amour-propre, incorrigibles par les punitions, on est souvent réduit à la nécessité de la raillerie, pour les humilier: c'est ainsi que M. Koch appelait Bourdons les causeurs; Hornissen (frelons) les paresseux et les plagiaires, parce qu'ils profitent du miel recueilli par d'autres; Bestiae les méchants; «Tu es una de bestiis meis, du bist einer von meinen Besten», alors nous ajoutions: «Biestern» (mauvais bétail); et quand il parlait de toute la catégorie des fainéants, il entamait le carmen latin «Nos numerus sumus», nous répondions, en masse, -- «fruges consumere nati» -- le sens de ce vers étant: «Nous ne sommes qu'un troupeau, fait pour manger le pain (sans travail).» Aux plagiaires il citait le vers: «Pennas pavoni quae deciderant sustulit seque exornavit.» Il avait ainsi pour chaque vice un dicton ou un proverbe, choisi à propos. [à suivre]

¹⁾ Il s'agit de l'abbé Jacques Stumper, professeur au Collège de Luxembourg depuis 1805, démissionnaire en 1810, à la suite d'un différend avec le directeur Munchen.

D'autres témoignages sont favorables à J. St., vicaire et surtout régent d'un collège privé à Echternach depuis 1811. En particulier, l'écrivain célèbre Joseph Goerres visita en 1814 son institution d'Echternach et fut hautement satisfait de son enseignement. Il lui conserva son estime jusqu'à la mort de l'abbé St., survenue en 1821. (d'après Engling, Neyen, Jean Thill). Cf. Didier, «Progr. d'Echternach de 1927», p. 8 et 15) O. Stumper



Les vertus du vin

Depuis la plus haute antiquité, le vin est l'ami le plus noble et le plus fidèle de l'homme. Il l'accompagne dans toutes les étapes de sa vie, sans en excepter la dernière. On ne s'étonne pas, dès lors, que de nombreux poètes, romanciers, essayistes, auteurs dramatiques et artistes aient célébré le charme de la «dive bouteille» (Rabelais).

Nous nous bornerons à citer deux textes dont le premier est daté de la fin du 17^e siècle et le second extrait de l'œuvre d'un écrivain contemporain.

1^{er} extrait: «Le vin a toujours passé pour une liqueur si précieuse que l'Antiquité payenne l'a confondu parmi les divinités, et l'expérience l'a fait recommander à toute la Médecine pour un aliment des plus exquis et un remède des plus efficaces. Nous voyons aussi qu'étant pris modérément, il réjouit le cœur et tous les sens, qu'il dissipe la tristesse, qu'il entretient la chaleur naturelle, chauffe et fortifie l'estomac et toutes les entrailles, qu'il aide à digérer les aliments, à expulser les excréments, qu'il résiste aux poisons, qu'il provoque le sommeil, qu'il subtilise les humeurs grossières, qu'il rétablit les forces qui sont abattues et qu'il sert non seulement pour la consommation de l'individu, mais pour celle de l'espèce, sur quoi les anciens ont dit: «Sine Baccho, friget Venus»; de toutes lesquelles choses il est aisé de juger qu'il augmente puissamment la vertu des remèdes parmi lesquels il est mêlé.»

Pharmacopée galique et chymique par un apothicaire du Roy
Imprimé à Paris, 1681, p.88. Bibliothèque nationale Fonds ancien

2^e extrait: Hermann Hesse über den Wein:

"Wer ist so mächtig wie Er? Wer ist so schön, so phantastisch, schwärmerisch, fröhlich und schwermütig? Er ist ein Held und Zauberer, er ist ein Verführer und Binder des Eros. Er vermag Unmögliches.... Er verwandelt die Wirrnis des Lebens in grosse Mythen und spielt auf mächtiger Harfe das Lied der Schöpfung. Und der süsse Gott gleicht auch einem Strom, der tief und rauschend eine Frühlingsnacht durchwandelt!"

Auszug aus dem Roman "Peter Camenzind", S. 88-89

Textes présentés par un ancien bibliothécaire luxembourgeois



ATHENAEUM SIT LUXEBURGI DECOR

Den Manen Athenas ...

Vivos voco. Mortuos plango. Fulgura frango.

- A dieser Buchstabe darf aus verschiedenen Gründen nicht behandelt werden.
- B
Bulli der einzige große einheimische Folklorist (und Weltpolitiker). Spezialist für Provinzsitten und Moritäten. Wer nach dem Vollblutluxemburger sucht, der merke sich hier: *Et verbum caro factum est*. Bullis gesammelte Schriften bekräftigen es ausgiebig. Vom Menschen verstand der Mann etwas. Man hätte ihn gern noch ein Jahrzehnt ausgehalten.
- C
Carré (= *exposant 2*) ein echter Hellene mit Sinn für antike Trauer: Zur Lektüre von Sokrates Tod erschien er im tiefsten Schwarz und weinte sogar *in* bzw. *ex cathedra*. Spätere Klassiker sollen dies nur annähernd erreicht haben. Selten fand sich soviel heroische Veranlagung mit soviel rhetorischem Talent gepaart. Käme er wieder, die griechische Phalanx würde nicht zum Fähnlein der sieben Aufrechten einschrumpfen.
- D
Dui vulgo Fluess der heitere Meister. Solider Jurist und Verfassungshistoriker. Die Nüchternheit in Person. Der ältere Rufname inspiriert sich von der Haarfarbe, der jüngere von einem zufälligen Zungenlapsus. (Dui - verderbte Form von latein. *diu*). Besaß knochentrockenen Öslinger Humor mit einem Maximum an Gleichgewicht. Wir suchen einen Nachfolger.



Jean-Pierre Stein



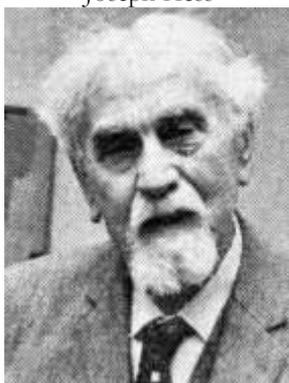
Joseph Hess



Jean-François Schmit



Jos Goedert



Jean-Pierre Erpelding



François Schneider

F

Fléi

stammt zweifellos vom Parnass. Als Heimatdichter ein beachtlicher Stilist, seit dem Millennium neuerdings auch Verfasser historischer Miniaturen. Gab haarsträubende Pensa. Unverwechselbare Gestalt mit Patriarchenbart, naturliebend, vermutlich ein recht belesener Pilzsammler. Im Deutschen einer der letzten Propheten des alten Bundes. Wir bewundern seine sprachliche Sicherheit.

Fritz

(der Nichtgeistliche), eines der sieben sicheren Originale Luxemburgs, das im Pyjama seine Einkäufe besorgte. Privat ein bescheidener, wohlthätiger Mensch, was wenige wissen. Kneipen war bei ihm offiziell erlaubt, vorausgesetzt, daß es aus dem Buch geschah. Kneipzetteln bis zu drei Meter wurden gemessen. Wer seine Geographiekennntnisse besäße, könnte groß von sich denken.

G

Goldi

der Jugendherbergsvater und Tatsachenmensch. Unter anderem hatte es ihm das Spanische angetan, das er fließend sprach. Die Tatsachen aus der Landesgeschichte bildeten das A und O seiner Karriere. Sie erschienen insgesamt dreimal, voriges Jahr sogar im Breitwandverfahren. Vielleicht war er sogar der erste, der die Luxemburger Wandermüller in die schottischen Gefilde trieb.

Gummi

der konsequente Latinist. Unerreichte Syntaxkompetenz in der coniugatio periphrastica. Biedere Hausväter von über fünfzig behaupten, sie dank Magister Gummi heute noch zu können. Derselbe soll einst eine Lateinversion von genau einem Satz diktiert haben, die bis dato noch niemand übersetzt hat. Wer mehr darüber weiß, schreibe der Redaktion.



Pierre-Joseph Muller



Nicolas Neiertz



Michel Hulseman



Nicolas Majerus



Jean Koppes



Nicolas Koemptchen

H Hü

pro Musica. Der Lanzenbrecher Euterpes. Disziplinarisch galt bei ihm immer die freie Männerrede. Von seinen Sängern wurde er geradezu angebetet, obgleich die meisten öfters eine vierzehntägige Umsiedlung erlebten. Unvergessen blieb die zweitägige Alpenexpedition seiner Kapelle, die zu einer einmaligen Genie-reise wurde. Selbst wenn man sich auf den Kopf stellte, es würde nur Lob für ihn herausfallen.

I Iaga

Theologie mit Juristerei verbündet. Kämpfte immer ums Recht, wobei ihm oft das Gegenteil widerfuhr, Spéngelskrich und dergleichen. Das Studium der alten Weistümer war weit ungefährlicher, wenn schon so zeitraubend, daß es bis heute nicht fertig

wurde. Schade. Sein alljährliches Kaffeekränzchen für Primaner war wohl einer der letzten kulturellen Salons. Man ist sich heute einig: *De Mann waar ze gutt!*

Jängi

einst der unbestrittene Höhepunkt der nationalen Physik. War seiner Sache tatsächlich (beinahe) immer sicher, so daß das Wort «Nein» aus dem **Schülervokabular gestrichen wurde**. Den Jängi fürchtete man wie das Gewitter; er brachte auf diese Art viel mehr an den Mann, als er selber ahnte. Berühmt war seine selbstkonstruierte Sternwarte, durch deren Rohr die Schüler alles Vorgeschiedene zu sehen behaupteten, sogar bei geschlossenem Deckel.

Monni

Mathematik mit Gemüt. An Nervenkraft seinen Kollegen turmhaft überlegen. Eindrucksvolle Statur, episch breite Sprache und robuste Theorie. Dazu noch ein Kirchensänger von Format. So wasserklar im allgemeinen seine Kurse sich anhörten, so dunkel blieb uns bisher ein einziger Ausspruch von ihm: *Du bass groad esou domm wéi eist Jhanni*. Keiner von uns hat das betreffende Dienstmädchen gekannt.



Oscar Stumpeer



Edmond Klein



Jos Meyers-Cogniou

O

Ossi

die menschengewordene Logik. Wer seine Vorlesungen besuchte, erinnert sich vielleicht, daß er dort mit den Knickern spielte, was bei notorischer Taubheit des Dozenten nicht schwierig war. Der Meister blieb bis zum Ende konsequent misogyn und erzog die weiblichen Scholaren der Oberkurse zur Demut. Hinterließ ein Vermächtnis in Gestalt logischer Exerzitien, das sogar ausländische Logiker als bisher einzig anerkennen.

P

Papa

der sattelfeste Naturforscher von homerischer Erlebnisfülle. Einer der wenigen auch, die keine Feinde besaßen. Seine charakterliche Noblesse paßte recht gut zu seiner bärtigen Autorität. Als Botaniker wohl eine Kanone, eigentlich aber ein

Allessammler; sogar die Sprachforschung muß ihm Dank wissen. Was man sich merken dürfte: eine Orchideenart trägt seinen Namen. Von einem früheren Studenten wurde sie hochgezüchtet, und der Meister durfte ihr seinen Spitznamen mit in den Katalog geben.

Praïs

(nicht übel gemeint; er war ewig Deutschlehrer.) Fürchtete zeitlebens keinen Schüler; das Ohrfeigen galt bei ihm als angestammtes Recht. Auch als großer Latinist soll er mit den Stammzeiten wie mit Sturzbächen umgegangen sein. Berühmt war bald das monumentale Kavalierstuch seiner Brusttasche, denkwürdig seine Berufsberatung auf Tertia, was zu seiner Zeit als höchst originell galt.



Jos Wagener



Albert Kasel



Jean Schaack

S

Sing

als Direktor sehr liberal. Stillschweigender Praktikant freisinniger Grundsätze, etwa *laissez faire, laissez passer*. Manche Kapitalignoranten behaupten sogar, der Satz «Après nous le déluge» stamme von ihm. Jedenfalls wurde mit ihm das Ancien Régime (auf studentisch: d'Gegrommels) zu Grabe getragen, und es begann für die Alumnen die stramme Zeit.

Schassi

ein erbaulicher Meister, der sogar für Kalligraphie Punkte abzog bzw. beisetzte. Die hemdärmelige Sommertracht seiner Schutzbefohlenen wirkte tödlich auf ihn, da er sich chronisch in einen Metzgerladen versetzt glaubte. Ebenso anstrengend war für seine Augen die normale Tinte: Fichtennadelsalzgrüner Schreibsaft floß jahrelang in seinen Klassensälen auf Prüfungspapier.

Schissi

Vergessen ist, daß er als Philosoph recht brillante Stunden hielt. Nummer nec plus ultra. Viele werden ihn bewundern, manche mögen ihm nacheifern, keiner wird ihn nachahmen. Als Pinselheros unbedingt mit Rembrandt in einem Atemzug zu nennen. Brach systematisch jedes Schülerlineal, nur bei eisernen verzichtete er. War noch im hohen Alter gazellenfink, was ihn gelegentlich zu

Späck

öffentlichen Turnübungen veranlaßte. Seine klangvoll nasalen Aphorismen sind längst unsterblich geworden: *Ass daat originaal? Daat hun déi aal Fööniizer schon op hir Potschampe gemoolt!* Eulenspiegel der Letzte.

aus dem Reich der Dämpfe und Flüssigkeiten. Chemie als idealer Lebenszweck. Mochten nächtliche Fastnachtsbrüder sich immer wieder unterstehen, die Giebelwand der Alma Mater zu beschmieren, der Meister rechnete genau das Quantum des erfordernten chemischen Gegendüngers aus. Sein Hauptverdienst aber bleibt, die einheimischen Wetterfrösche überflüssig gemacht zu haben durch sein zünftiges meteorologisches Traktat vom vielen Regen.



Eugène Lahr

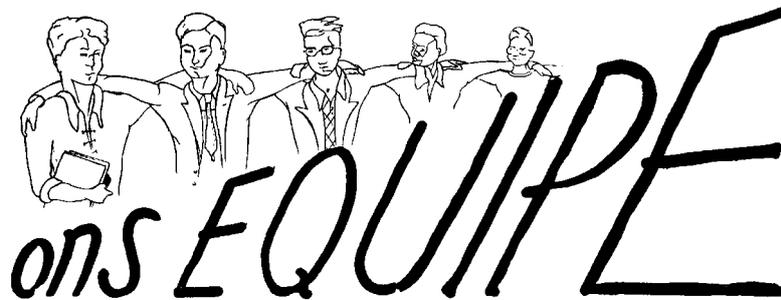


Edmond Wirion

W Wippchen

der Vielgeplagte. Mit innerer Gelassenheit überstand er die schlimmsten Jahrgänge, wo Messer im Pultbrett an der Tagesordnung waren. Eine Stunde soll er sogar auf einem Schrank zugebracht haben. Seinen gutmütigen Spässen tat man grundsätzlich Unrecht; sehr sympathisch ist, daß er sie trotz der entfesselten Volkswut nicht lassen konnte. Spaß verstand vor allem Er.

[Extrait de «Ons Equipe»]



RUST

--und dann--

[Folge 5]

Bislang sind wir den Auswirkungen der Rede Rust's nur aus der Professoren- oder Beamtensicht nachgegangen. Wie aber haben die Schüler diese Umstellungen erlebt? Paul Diderich hat in dem Buch "ATHENÄUM 1936-1946" seine Erinnerungen als Schüler niedergeschrieben.

Ein anderer Athenäumsschüler, Robert Loewen hat seine Erlebnisse in dem Buch "Vom STRAFLAGER STAHPLECK ins GEFANGENENLAGER MOSKAU" zusammengetragen. Wir werden aus diesem Buch einige das Athenäum berührende Abschnitte schildern.



Robert Loewen

10. Mai 1940.

Als Schüler des Athenäums in Luxemburg will ich in Rodange gegen sieben Uhr morgens den Zug nach Luxemburg nehmen. Der schöne Frühlingstag kann mich über eine gewisse innere Unruhe nicht hinwegtäuschen. Es ist kein Tag wie die anderen. Am klaren blauen Himmel große Fliegertätigkeit. Auf der Longwyer Straße militärische Kraftradfahrer. Ich kehre nach Hause zurück. Die ersten französischen Granaten explodieren auf Rodanger Gebiet. Rodange ist zum Frontort geworden, zwischen den französischen Linien auf den Höhen des Saulnener Berges und der Vorhut der deutschen Wehrmacht in der Enklave von Rodange zwischen Belgien und Frankreich auf der Longwyer Straße. [...]

Wir fassen den Entschluß, uns über Petingen, Bascharage hinter die deutschen Linien zu retten, da es jetzt am Pfingstmontag sowieso zu spät ist, sich nach Frankreich abzusetzen. [...]

Zu Fuß gehen wir bis nach Dippach. Von dort werden wir mittels Lastwagen nach Luxemburg ins Fußballstadion evakuiert. Wir werden im Lande verteilt. Zuerst kommen wir nach Cruchten, dann nach Kopstal zur "Schmitze Millen".

Von hier kann ich wieder zur Schule ins Athenäum. Luxemburg ist Kriegsgebiet, reger Verkehr des Militärs auf allen Straßen. Um mit dem Fahrrad täglich von Kopstal nach Luxemburg zur Schule fahren zu dürfen, bedarf es einer Bescheinigung des Direktors des Athenäums. [...]

Die Professoren müssen den Unterricht mit dem Hitlergruß beginnen. Mit den Luxemburgern haben wir Studenten kein Problem. Doch mit deren deutschen Kollegen kommt es gelegentlich zur Konfrontation, da wir, nach unserem Oppositionsgebaren, zur Erwidern des Hitlergrußes gezwungen werden müssen. Unser deutscher Geschichtsprofessor ² ist Mitglied der NSDAP. Er zwingt mit Faustschlägen ins Gesicht zwei meiner Mitschüler (Guy de Muysen und André Philippe), den Hitlergruß zu erwidern. Welch ein entwürdigendes Verhalten von einem Lehrer! Das alles hat zur Folge, daß der Widerstand und der Haß auf die Nazis von Tag zu Tag größer werden.[...]

Am 21. Oktober 1940 vergreift der Gauleiter sich an der "Gülle Fra", dem "Monument du Souvenir" zu Ehren der Luxemburger, die an der Seite der Alliierten im Ersten Weltkrieg gefallen waren. Das Denkmal wird, unter den Protestrufen seitens der Bevölkerung, kurzerhand abgerissen. Dies geschieht zu Anfang unserer Mathematikstunde um 14 Uhr im Athenäum. Wir hören die lauten Protestrufe. Darauf unser luxemburgischer Mathematikprofessor: "Vox Populi, Vox Dei." Die Stimme des Volkes, die Stimme Gottes. [...]

Diejenigen Schüler der Quinta C, welche den Lehrerberuf wählen wollen, müssen sich schriftlich in der Hitlerjugend verpflichten, um überhaupt in die Lehrerbildungsanstalt in Ettelbrück aufgenommen werden zu können. Die meisten verzichten darauf, ziehen es vor, das Studium im Athenäum fortzusetzen. [...]

Gefolgschaft 13/768
79
Du wirst gebeten am Sonntag den 20.10.41
um 13:00h im alten Spital zu erscheinen. Falls müssen
wir gemeinsam nach Verderken gehen, da der Bauarbeiter
die Uniformen vertutet.
Nichterscheinen muß als deutschfeindliches Verhalten aufgenommen
werden und wird seine Folgen haben.
Hans Kitzler
In Führung der Gefolgschaft 13/768
Georg Jans
Scharführer

Das Schuljahr 1940-1941 geht zu Ende. Ich werde in die Klasse fünf B versetzt. Die Klassenbezeichnung ist geändert worden. Sie fängt jetzt mit der ersten Klasse an, um mit der achten zu enden. Das Land wird in Kreise eingeteilt. Meine Familie gehört zum Kreise Esch/Alzig (Esch/Alzette). Alle Schüler des Athenäums, die zum Kreise

Hilpes ist sein Name

Es handelte sich um Professor Albert Gloden

Esch gehören, mit Ausnahme derjenigen, die Griechisch gewählt haben, müssen obligatorisch nach Esch/Alzig in die Staatliche Oberschule für Jungen zur Schule gehen.

Die Schüler müssen in der Hitlerjugend eingeschrieben sein, um überhaupt zum Studium zugelassen zu werden. Um in der Schule verbleiben zu dürfen, müssen sie den Beweis erbringen, daß sie aktiv am Dienst in der Hitlerjugend teilgenommen haben. Dazu muß jeder von dem jeweiligen Scharführer seiner Hitlerjugendeinheit (der Gefolgschaft) die Bescheinigung der Gefolgschaft nebst den Stempeln dem Klassenlehrer vorzeigen.

Beitragsmarken

Monat	19.....	19.....	19.....	19.....
Januar				
Februar				
März				
April				
Mai				
Juni				
Juli				
August				
Sept.				
Oktob.				
Novbr.				
Dezbr.				

110300

Kann man das nicht, wird man von der Schule verwiesen. Hier ein Auszug aus der Schulordnung, Artikel 1, 2, und 11.

Artikel 1. *"Die staatliche Oberschule für Jungen ist eine deutsche Schule. Es können nur solche Schüler aufgenommen werden und auf der Schule verbleiben, die sich durch Gesinnung und Haltung zum Deutschtum bekennen. Daher ist die Zugehörigkeit zur Volksdeutschen Bewegung (VAB) oder einer ihrer Gliederungen (HU, SA, SS, NSKK, NSFK) Voraussetzung für die Aufnahme und den Verbleib auf der Schule. Der Ausschuß oder Austritt aus der VAB zieht die Entlassung aus der Schule nach sich. Als deutsche Schule ist die Staatliche Oberschule für Jungen eine Auslesestätte; sie nimmt nur leistungsfähige und leistungswillige Schüler auf."*

Artikel 2. *"Ausdruck volksdeutscher Haltung ist der deutsche Gruß und das Tragen des volksdeutschen Abzeichens. Die Weigerung innerhalb und außerhalb der Schule mit dem deutschen Gruß zu grüßen und das Abzeichen zu tragen, hat Verweisung von der Anstalt zur Folge."*

Artikel 11. *"Alle zwei Monate weisen die Schüler ihren Klassenlehrern nach, daß sie am Dienst ihrer politischen Einheiten teilgenommen haben. Wer diesen Nachweis nicht erbringen kann, hat mit dem Ausschuß aus der Schule zu rechnen."*

Da ich nicht immer der Einladung zum Dienst in der Hitlerjugend folgte, wurde mir gelegentlich unmißverständlich gedroht. Hier ein Beispiel. Gefolgschaft 13/768

an Peter (Name Robert umgeändert in Peter) Loewen. «Du wirst gebeten am Samstag, den 25. Mai 1941. um 13 Uhr im alten Spital (in Rodange) zu erscheinen. Dann müssen wir nach Niederkorn gehen, da der Bann-Führer die Uniformen verteilt. Nichterscheinen muß als Deutschfeindlichkeit aufgenommen werden und wird seine Folgen haben.

Heil Hitler, der Führer der Gefolgschaft 13/768. Gezeichnet Georg Jans.»

In jedem Klassenraum hängt obligatorisch das Bild des Führers. Bei einer Schlacht mit dem nassen Schwamm wurde der Führer "zufällig" getroffen. Die Schüler sind gezwungen, das Hitlerjugend-Abzeichen am Kragen ihrer Jacke zu tragen. Wir stecken es unter den Kragen, um es bei einer Kontrolle hervorzuziehen und es an den vorgesehenen Platz zu stecken. Besonders hinterhältig ist unsere deutsche Englischlehrerin. Wenn wir im Begriffe sind, eine Klassenarbeit zu schreiben, schreitet sie durch die Reihen. Blitzartig dreht sie den Kragen der Jacke eines Schülers um, entdeckt das HJ-Abzeichen und sie fragt mit einem gekünstelten Erstaunen: "Tragen Sie Ihr Abzeichen immer an dieser Stelle?"



Als Schüler der Staatlichen Oberschule für Jungen in Esch/Alzig muß ich an einem Luftschutzlehrgang teilnehmen.

Am Ende der fünften Klasse werde ich in die sechste Klasse, im Schuljahr 1942-1943, versetzt. Unser Deutschlehrer ist der Oberstudienrat Dotzenrath, NSDAP-Mitglied und Direktor unserer Anstalt. Gerade hat das Schuljahr begonnen, als das große Unheil über uns hereinbricht.

Knapp vier Monate nach der Rodanger Rede des Gauleiters Gustav Simon, am 3. Mai 1942, in der er behauptet, Deutschland wäre nicht auf die Luxemburger angewiesen, um den Krieg zu gewinnen, erläßt er am Schobermeß-Sonntag, den 30. August 1942, wider jedes internationale Recht, gegen ein souveränes Land, die Verordnung über die Einführung der Wehrpflicht für die Jahrgänge 1920 bis 1924. Später folgen die Jahrgänge 1925, 1926 und 1927.

Dies geschieht, obwohl Hitler-Deutschland am 17. Mai 1940 das Bestehen des Kriegszustandes zwischen Luxemburg und Deutschland festgestellt hatte. Luxem-

Erna war ihr Vorname

burg ist das erste und zugleich das kleinste Land, das es wagt, sich gegen den Naziteror öffentlich zu wehren. Quer durch das Land wird gestreikt. Spontan ergibt sich daraus ein Nationalstreik gegen die Willkür der Nationalsozialisten. Ihre Reaktion ist brutal.

Der Gauleiter erläßt am Montag, den 31. August 1942, die Verordnung über die Verhängung des zivilen Ausnahmezustandes für den ganzen Bereich Luxemburg. Todesurteile gegen Streikende werden sofort durch Erschießen vollstreckt. [...]

Die staatliche Oberschule für Jungen in Esch/Alzette schließt sich der Welle der nationalen Entrüstung und dem Streik an. In der ersten Stunde haben wir, die sechste Klasse, am Montag, dem 31. August 1942, Deutschunterricht unter der Leitung des Direktors Dotzenrath. Unser Besinnungsaufsatz lautet: "Unsere Schulwandtafel". Gereizte Stimmung im Klassensaal. Dotzenrath tritt ein, er grüßt in strammer Haltung: "Heil Hitler".

Niemand hebt den Arm zum Hitlergruß, niemand antwortet. Niemand trägt das Hitlerjugend-Abzeichen. Im Unterricht bekommt Dotzenrath kaum eine Antwort. Zwei Schüler haben keine Hausaufgabe. Sie erklären, wegen der ihnen bevorstehenden Wehrpflicht auch keine mehr machen zu wollen. Nach der Pause kehren wir nicht mehr in den Klassensaal zurück. Dotzenrath benachrichtigt die Gestapo (Geheime Staatspolizei.) Die Gestapo tritt in Aktion.

Ich verstecke mich mit einer Gruppe im Friedhof nahe der Schule. Mit der Trambahn kehre ich dann nach Hause zurück. Am Nachmittag klingelt es an unserer Haustür. Meiner Mutter sagt man, ich sei verhaftet. Ich werde abgeführt. Mit den andern, in Rodange wohnenden Schülern der sechsten Klasse werde ich nach Pétingen ins Gefängnis der Gemeinde gebracht. Man schiebt uns in eine stockfinstere Zelle. Im Dunkeln tastend erahnen wir die Holzpritsche. Das Fenster ist verdunkelt und vergittert. Mit 16 Jahren wie ein Verbrecher behandelt, verstehe ich die Welt nicht mehr. Tags darauf haben unsere Familienangehörigen unseren Aufenthaltsort ausfindig gemacht. Durch das offene Fenster zwischen den Gittern hindurch reichen sie uns etwas zum Essen und Bücher zum Lesen. Vom Pétinger Gefängnis geht der Transport weiter nach Esch/Alzette in den Turnsaal der Schule, wo schon die Schüler der fünften bis zur achten Klasse versammelt sind.



Am 3. September 1942 geht's weiter in die Kasernen nach Luxemburg. Von hier werden wir, mit uns unbekanntem Ziel, in Bussen deportiert. Als wir in Luxemburg an der alten Molkerei vorbeikommen, haben wir einen schönen Blick auf die Stadt. Der deutsche Unteroffizier, unser Begleiter, sagt uns: "Seht euch das noch einmal gut an, denn das werdet ihr nie wiedersehn." Weiter fragt er uns ironisch: "Eure Großherzogin Charlotte, kann die euch jetzt helfen?" Die Fahrt geht über Echternach, den Hunsrück am Konzentrationslager Hinzert vorbei, an den Rhein nach Bacharach. Gegen Abend, es ist schon dunkel geworden, kommen die Busse in Bacharach an. Alles aussteigen. Nun stehen wir auf der Straße, noch in unseren Zivilkleidern, vor dem Fußweg zur Werner Kapelle und zur Burg Stahleck.

Insgesamt kommen Anfang September aus den verschiedenen Gymnasien des Landes 183 Studenten nach Stahleck:

90 aus Esch/Alzig	3 aus Diekirch
82 aus Echternach	1 aus der Goetheschule
7 aus dem Athenäum	0 aus der Oberschule Limpertsberg

Obwohl die Studenten aus den verschiedenen Anstalten sich meistens nicht untereinander kennen, spüren wir unsere Zusammengehörigkeit, sind wir uns doch unseres Engagements für die gemeinsame Sache bewußt. Daraus ergibt sich eine feste Solidarität zwischen uns allen.

Beim Betrachten dieser Aufzählung kommt unweigerlich die Frage auf, wieso nur sieben Schüler aus dem Athenäum, wieso kein Schüler vom Limpertsberg usw.

Nun, aus dem Text von Robert Loewen geht hervor, daß Dotzenrath, als Direktor, direkt nach der Pause, nach 10 Uhr also, die Gestapo benachrichtigt. Diese tritt dann sofort in Aktion und versucht die abwesenden Schüler zu verhaften.

In der Staatlichen Limpertsberger-Oberschule für Jungen, der Alphons Foos seit seinem Amtsantritt als kommissarischer Leiter am 18.11.1940 vorstand, war der offene Widerstand so gut wie aufgelöst. Der Luxemburger Direktor hatte die aufmüppigen Schüler allesamt von der Schule verwiesen, und dieses harte Durchgreifen hatte die Schüler resignieren lassen. Nur ein Schüler, Pierre Michel, hatte zu offen seinen Mißmut geäußert und wurde mitsamt den Kollegen aus den anderen Gebäuden nach Stahleck gebracht.

Die Goetheschule, eingerichtet am 1. März 1941 in demselben Gebäude und gebildet von rund 380 Schülern aus dem überfüllten Athenäum, hatte seine erste Zerreißprobe mit den Nazis schon am 8 Oktober 1941. Die 32 Schüler der Klasse 3b streikten damals; sie wurden vorübergehend verhaftet, verschiedene von ihnen wurden dann von der Schule verwiesen, andere mit Arrest bestraft. Diese und ähnliche Erfahrungen mit dem deutschen Direktor Heinrich Schrey, Mitglied der SS und des SD, brachten die Schüler davon ab den offenen Widerstand zu suchen. Die meisten widerspenstigen Elemente waren ja schon beseitigt, die anderen hielten es für gescheiter passiv zu bleiben. Somit war kein Schüler der Goetheschule aktiv am Streik beteiligt.

Paul Diederich schildert den Verlauf des Streiks im Athenäum in folgenden Worten:

[...] Am 30. August 1942 war Kirmessonntag. Am Nachmittag gingen wir zur Schobermesse, wo ich Freund Betz begegnete. Der fragte mich ganz aufgeregt, ob ich das Neueste schon wisse. An diesem Nachmittag fand nämlich in den Ausstellungshallen auf Limpertsberg, also nicht weit vom Schobermeßplatz entfernt, eine Großkundge-

bung der NSDAP statt, in deren Verlauf Gauleiter Gustav Simon die sofortige Einführung der Wehrpflicht für die Jahrgänge 1920 bis 1924 verkündet hatte.

Nach Austausch unserer ersten Gedanken zu dieser Hiobsbotschaft meinte Paul: "Morgen wird gestreikt, das lassen wir uns nicht so ohne weiteres gefallen!" Bei diesem Gespräch fiel erstmals das Wort "Streik". Wie der durchgeführt werden sollte und was daraus entstehen würde, davon hatten wir beide keine Ahnung.

Obschon am nächsten Tag eigentlich Kirmesmontag war, waren wir dennoch nicht schulfrei wegen der neuen Regelung der gesetzlichen Feiertage. Wir erschienen ziemlich vollzählig zur ersten Stunde. Es war dies eine Musikstunde bei unserem neuen Musiklehrer Weiller, der leider unsern beliebten Musiklehrer der 7b, Marcel Hommel, ersetzt hatte. Es herrschte eine große Unruhe im Saal, und die Rede des Gauleiters vom Vortage wurde ziemlich lautstark kommentiert. Herrn Weiller gelang es nicht, die Ruhe wieder herzustellen, und als es zur Pause klingelte, stand fest: "Wir streiken, heute besuchen wir keine Schule mehr!" - Direktor Seifert war von seinem Wochenendtrip zu seiner Familie nach Koblenz noch nicht zurück, und Vater**Fehler! Textmarke nicht definiert.** verwehrte uns wie den andern oberen Klassen das Fortgehen nicht.



Man erkennt: Jos Schmit, Paul Betz, Pierre Zigrang, Nicolas Demuth, Ernest Koenig, Marcel Weyland, Nicolas Ronkar, Raymond Oster, René Zahles, Jean-Pierre Thill, Lucien Demoulling, Jean Schoos, Robert Schumacher, François Gratia, Michel Lemmer

Lachend und johlend zogen wir über den Wilhelmsplatz, wo ein Erinnerungsfoto gemacht wurde, dann ging es weiter zur Großgasse. Die Leute bestaunten uns wohlwollend und trauten ihren Augen nicht. Dann verteilten wir uns auf verschiedene Cafés des Paradeplatzes. Nach ein paar Glas Bier löste sich die Gesellschaft auf, und die meisten gingen nach Hause. Ja, aber ich? Mein Zuhause war ja in der Schule! Dorthin konnte ich demnach nicht zurückkehren, ohne wortbrüchig zu werden!

Also ergriff ich mein Rad und fuhr nach Strassen, wo ich den ganzen Tag über bei der Ernte half.

Es wird gestreikt!

Am Abend nach meiner Rückkehr erzählte Vater mir, Oberschulrat Lippmann sei durch sämtliche höheren Schulen gegangen und hätte den Schülern der unteren Klassen mitgeteilt, sie sollten ihren älteren abwesenden Kameraden seine Aufforderung weitergeben, morgen wieder zur Schule zu erscheinen, sonst würden sie streng bestraft.

Wir gehörten zu den ersten, die an diesem 31. August ihren "Arbeitsplatz" verlassen hatten. Am späteren Morgen verließen die Leute im ganzen Lande ihre Arbeitsstelle, um ihre Entrüstung über die Wehrpflichterkklärung kundzutun. In Wiltz ertönte um 11 Uhr die Sirene in der Ideallederfabrik zur Arbeitsniederlegung, während in Schiffingen auf dem ARBED-Werk gegen 18 Uhr der dortige "Bier" das Signal zum Proteststreik gab. [...]

Nun zurück zur Schule! Am Morgen des 1.9.42 standen die Schüler des Athenäums unentschlossen vor den geöffneten Toren und wußten nicht recht, ob sie in ihre Säle gehen sollten oder nicht. Vom Fenster unserer Küche im 1. Stock aus beobachtete ich, wie auf einmal ein Polizist mit entblößtem Bajonett die Schüler in den Hof hineinzutreiben versuchte. Dies gelang ihm aber nicht ganz; Dutzende Schüler wichen aus und verdrückten sich in die Seitenstraßen und ins Petrußtal.

Wir hatten an diesem Dienstag Professor Klaess in der 1., 5. und 6. Stunde, jedesmal in der mathematischen Arbeitsgemeinschaft. Nach der 1. Stunde kam er zu meinem Vater und sagte: "Ihr Paul war auch nicht in der Klasse. Ich glaube, es war Oberschulrat Lippmann ernst gemeint, als er gestern hier in der Schule verkündete, daß wer bis heute zwölf Uhr nicht in seine Klasse zurückgekehrt sei, mit strenger Bestrafung rechnen müsse. Als Vater würde ich jedenfalls meinen Sohn anhalten, diesen Termin zu respektieren." - Um meinen Eltern Genugtuung zu geben, ging ich schließlich um fünf Minuten vor zwölf in meine Klasse.

Die Abwesenden wurden um zwölf Uhr notiert; in unserer Klasse waren es deren acht. Am Nachmittag wurde die Gestapo in ihrem jeweiligen Wohnsitz vorstellig, um sie zu verhaften. Vier von ihnen hatten das Kunststück fertiggebracht, sich ein Krankenattest von einem Arzt zu besorgen, und wurden daraufhin nicht mitgenommen. Die restlichen vier: Betz, Goebel, Oster, Ronkar, wurden an diesem Nachmittag von der Gestapo ins Grundgefängnis gebracht. Dort verblieben sie bis zum 4.9. mit zeitweiligem Verhör in der berühmten Villa Pauly am Petrußring.

Am 4. September wurden unsere vier verhafteten Kameraden nach Deutschland abtransportiert, wohin, wurde noch nicht verraten. Später wurde dann bekannt, daß sie mit all den andern verhafteten Schülern aus sämtlichen Mittelschulen des Landes in ein Erziehungslager nach Burg Stahleck am Rhein gebracht worden waren. Die Mütter der internierten Athenäumsschüler durften Wäsche und Lebensmittel für ihre Söhne zu meinem Vater in die Loge bringen, von wo sie dann an einen uns damals noch unbekanntem Ort geschickt wurden.

Soweit die Schilderung von Paul Diederich.

Direktor Seifert hat sich also nicht als eifriger Naziparteigänger gegeben. Die Verhaftung der 7 Schüler aus dem Athenäum erfolgte vielmehr auf die allgemeine Anordnung Walter Lippmanns, des Oberschulrats Luxemburgs.

[à suivre]



Das 333 jährige Athenäum

Seit Jahren steht der Bau eines neuen Gymnasiums in der Stadt Luxemburg auf der Tagesordnung, und in der allerjüngsten Zeit wurde über diesen Neubau viel diskutiert und polemisiert, manchmal mit einer ungewohnten Vehemenz. Man kennt die Gründe der Auseinandersetzungen. Einstweilen ist der Neubau eine fest beschlossene Sache; der Platz, um den vor allem viel Druckerschwärze fließen mußte, ist bestimmt, es fehlt bloß noch irgend eine Formalität im Kaufakt, die wieder irgend etwas mit Geld zu tun hat. Alles andere ist soweit gediehen, daß bereits morgen der erste Spatenstich getan werden könnte, nach den Plänen des Architekten, Herrn Hubert Schumacher. Der stolze Neubau wird in der Nähe des Schobermeßfeldes, gleich hinter der Stiftung Pescatore zu stehen kommen, wie jedem bekannt sein dürfte. Damit wollen wir heute über diesen Neubau genug gesagt haben und dem ehrwürdigen Athenäum zum Abschied einen Besuch machen.

Man darf wohl sagen, daß das Athenäum in der Geschichte der Stadt Luxemburg und in deren Landschaft einen besonderen Raum einnimmt. Dieser gediegene Renaissancebau gleich neben der Kathedrale muß zu einer Zeit, wo die relativ jungen Bauten jenseits des tiefen Petrustales ihm noch nicht den Rang abliefen, eine starke Impression auf den Fremden gemacht haben, der an den Boulevards der beiden

Seiten die Architektur der Stadt auf sich wirken ließ. Es ist ein massiger Komplex, dessen Fensterreihen sehr eindrucksvoll über das tiefe Tal hinweg sehen, mit tiefem Ernst, möchte man sagen, mit klösterlichem Ernst; und das muß so sein, denn es ist ja, wie jeder weiß, das frühere Jesuitenkollegium.

Aber du täuschst dich über den äußeren Schein, lieber Wanderer. Komm zur richtigen Stunde und leihe dein Ohr, wenn es was vertragen kann, den Lauten, die über die strengen Mauern herüberdringen. Es klingt wie urtümliches Kampfgeschrei, wie entfesseltes Element, es klingt wie tausendfaches lautes Leben. Das ist es: tausendfache Jugend öffnet alle Stunden der gefesselten Lebenslust ein Ventil hinter diesen Mauern. Tausendfach ist gar nicht übertrieben, denn das Athenäum beherbergt in diesem Augenblick so gegen 1200 Schüler, Studenten, müßten wir eigentlich sagen, um sie von den Primären zu unterscheiden, Pennäler steht in den Geschichten, die von ihren Streichen erzählen. Heulen tun sie eigentlich bloß, wenn sie ganz unter sich sind oder mit ihren Professoren, aber wenn sie das Gehege ihrer Alma Mater verlassen haben, tun sie manierlich vornehm, denn sie müssen sozusagen in den Straßen der Stadt den Ton angeben, wollen beim schönen Geschlecht imponieren, Erfolge einheimen, Achtung gebieten auch bei den Müttern. Doch nicht von den Pennälern wollen wir reden, denn sie werden bleiben, von Jahr zu Jahr andere, aber ewig dieselben; von ihrem geistigen Heim wollen wir berichten, das bald wie viele andere Dinge aus alter Zeit bloß noch in der Geschichte verzeichnet stehen wird.



Nach dem Petrustal hin sieht bloß die breite Hinterfront, die Hauptfront mit dem Eingangsportal steht nach dem Knoudler zu, in jener ersten Zeit des Daseins dieses weitläufigen Jesuitenheims eines der Mönchsheime dieser Stadtgegend, das aristokratischste vielleicht, das gelehrteste gewiß, dasjenige, in welchem der Geist des Zeitalters der Renaissance nicht bloß nach außen, sondern auch in den geistigen Diszipli-

nen gegen reines Asketentum und der Forschung nicht besonders zugeneigtes Zellenmönchtum stand.

Wie bereits gesagt, wurde sowohl die Schule als auch das Gebäude von den Jesuiten gegründet.

Auf dem im "Jesuitenstil" erbauten Eingangsportal steht golden in schwarz eingraviert: Athenäum. Der Name ist im Jahre 1817 zum erstenmal für die Anstalt gebraucht worden, als das damalige Gymnasium verstaatlicht wurde. Es war bereits 200 Jahre alt, denn erbaut wurde es im Jahre 1607. Die Jesuiten eröffneten im Jahre 1603 eine Schule für Humanitäten, d. h. Latein, Griechisch und dergleichen. Damit war die erste Schule für die Gelehrtenlaufbahn in unserm Land geschaffen.

Wenn wir auch nicht vergessen, daß unser Land damals noch alle später abgetrennten Gebiete besaß (die grünen, gelben und braunen auf der geschichtlichen Karte), so ist doch die Zahl von 200 Schülern, die gleich in der Anstalt studierten, ein Beweis dafür, daß bereits vor 300 Jahren das Bedürfnis nach geistigem Besitz groß war. Drei Jahre später zählte die Schule 385 Schüler, und nachdem der monumentale Neubau bezogen werden konnte, annähernd 500 Studenten. Und gegen das Ende dieses Jahrhunderts, als man im Jesuitenkollegium einen Lehrstuhl für Philosophie und einen vollständigen Lehrgang für Theologie eingerichtet hatte, besuchten andauernd 700-800 Schüler die Anstalt.



Wie jeder aus der Geschichte weiß, wurde unter der Regierung der Kaiserin Maria Theresia im Jahre 1773 der Jesuitenorden in allen Reichsländern aufgehoben. Die Verfügung traf auch das Jesuitenkollegium als Schule der Jesuiten; sie wurde säkularisiert und blieb in einer andern Form mit demselben Inhalt - auch in bezug auf den Lehrkörper - weiterbestehen als königliches Kollegium.

Dann schreitet die Geschichte gegen die Wende des Jahrhunderts rasch, es kommt die französische Okkupation.

Im Jahre 1797 heißt die Schule: Ecole centrale.

Sie scheint nicht viele Schüler mehr beherbergt zu haben. Im Jahr 1808 ernennt eine Verfügung sie zwar zum Collège de première classe; 1814-15 erhält sie den viel-sagenden Titel Gymnasium. In dieser Periode, seit dem Eingriff Maria Theresias, war es eine städtische Einrichtung. Wilhelm I. verstaatlichte sie und gab ihr den Namen Athenäum. Unter dieser Form blieb sie bis zum heutigen Tage bestehen, vertrug ganz leicht Reformen nach innen, verträgt sie auch jetzt noch, wenn sie nicht zu radikal sind; vertrug auch bauliche Veränderungen ziemlich gut im 19. Jahrhundert, jedoch später von Jahr zu Jahr schlechter, bis die alten Mauern und Dachgerüste das Herumbasteln nicht mehr vertrugen. Und sagen wir es etwas lauter: bis sich herausstellte, daß inzwischen auf dem speziellen Gebiet der Schulbauten allerhand Neues geschehen war und Räume nach neuen Gesetzen, der Hygiene vielmehr als der Baukunst an und für sich, für den Unterricht hergerichtet wurden überall, bis in die kleinsten Dörfchen. Nein, die radikalen Eingriffe vertrug der ehrwürdige Bau nicht mehr. Übrigens ist zwischen seinen Mauern eben nicht Raum genug für 1200 Studenten, wenn sie auch nicht nach den heute geltenden Regeln der Schulbauten beherbergt werden.



Vielleicht ist die Zahl der Studierenden in den letzten 20 Jahren allzu rapide in die Höhe gegangen. Vielleicht hat man sich gedacht, der Besuch der Mittelschulen müsse einmal abnehmen, und dann wäre aus dem alten Bau ein passabler Neubau herauszuholen. Vielleicht wollte man nichts übereilen. Wollen wir uns lieber nicht um die Gründe kümmern, weshalb man nicht ein den heutigen Zeiten entsprechendes Athe-

näumsgebäude zur rechten Zeit errichtet hat. Stellen wir lieber fest, was eine unumstößliche und bedauerliche Tatsache ist: hier sind alle Fehler und Sünden beisammen, die in den Annalen des Vereins für Volks- und Schulhygiene im Laufe von einigen Jahrzehnten gesammelt wurden. Wer es nicht gesehen hat, der glaubt es nicht. Und wenn vielleicht noch irgendwo ein Jemand steckt, der mit einem kostspieligen Neubau für unsere studierende Jugend nicht einverstanden ist, den bringe man hin, und er wird beim Verlassen dieses mit vielen Namen zu benennenden Restes aus vergangenen Zeiten sagen: das hätte ich nicht geglaubt. Beinahe würden wir uns ärgern über die schlimme Vernachlässigung der elementarsten Pflichten unsern studierenden Knaben gegenüber. Aber wir ärgern uns nicht, sondern dichten Romantik in die feuchten Löcher und geradezu schmutzigen, stinkenden Winkel. Ohne Zweifel ist es leichter, Romantik in dieses kuriose, winklige, mit Erinnerungen erfüllte Klostergebäude zu dichten, als in ein modernes Gebäude; die Romantik der Kolonnenöfen, der wackligen Bänke mit den von Generationen eingravierten Namen und Symbolen, der ausgetretenen Schwellen, der ächzenden Treppen, der schimmeligen Wände, der quietschenden Bodenfliesen, des gedämpften Tageslichts. Alles ist Romantik in einem solchen geschichtlichen Bau, aber es fördert weder die Strebsamkeit der studierenden Jugend noch die Widerstandskraft ihrer Brustkästen. Es mangelt an allem, an Raum, an Licht und Luft, an der elementarsten Bequemlichkeit, an Ästhetik; es ist das groteske Gegenbild des leuchtenden Hellas, das in diesen muffigen Schulzimmern heraufbeschworen wird.



Haben wir uns nicht dennoch eben geärgert? Nun ja, aber doch nicht mit dem bösen Grundton, der zum richtigen Ärgern gehört. Es ist ja übrigens nun soweit, daß in absehbarer Zeit das alles ins Allerbeste gewandelt wird. Aber es ist Schlendrian und die Zeit verstreicht inzwischen noch immer rascher als gehandelt wird. Es ist in diesem Augenblick ein sträflicher Schlendrian, die studierende Jugend in Schulsäle zu pferchen, in Schulbänke hinein, wie sie das ärmste Dörfchen nicht mehr besitzt, in improvisierte Zimmer, wie sie aus der berühmten Aula mit hölzernen Stützen und ein paar mit Gips bestrichenen Bretterwänden gezimmert wurden. Natürlich, direkte Lebensgefahr ist nicht vorhanden; da, wo die Mauern und Wände beginnen, rissig zu werden, ist man sofort bei der Hand und legt eiserne Halter hinein. Und wenn auch keine anständigen Kleiderräume vor den Sälen liegen, so hat man doch Mantelhaken

an die Wände des Zimmers befestigt, und wenn der Haken zu wenig sein sollte, treibt man leicht einen deftigen Nagel in die bröckelnde Wand.

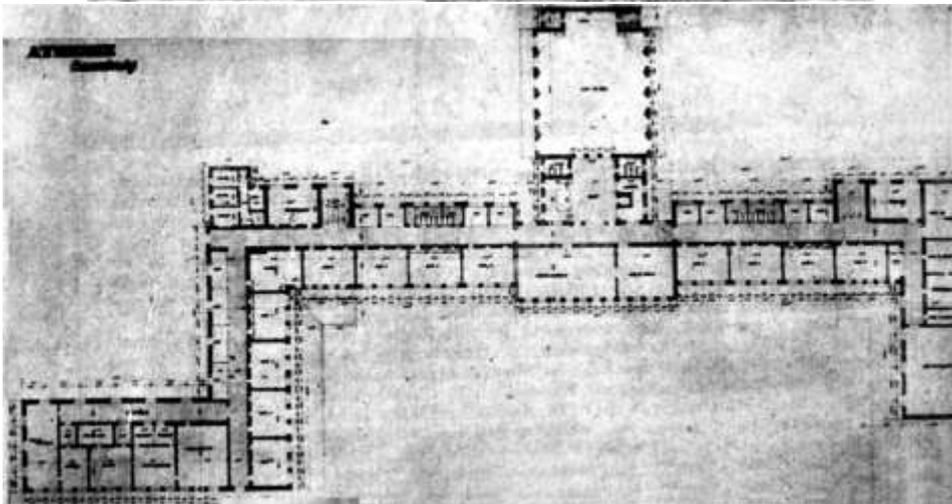
Alles das ist Romantik, und wenn nach absehbarer Zeit die Schüler dieses Septennats vielleicht, die Lehrer schon mit einer gewissen Gewißheit, in dem sehr schönen neuen Athenäum sitzen, denken sie manchmal zurück an alles das, was sie heute ärgert und auch wohl anekelt. Und sie nennen es die gute alte Zeit.



Der Geist des alten Jesuitenkollegiums wird die Behörden nicht nächstens heimsuchen und quälen, wenn sie morgen den ersten Spatenstich zum neuen Athenäum anordnen.

Wir aber wollen in einem nächsten Artikel das neue Heim unserer Pennäler beschreiben.

AZ-1940 N°6



Das neue Athenäum

Für das mehr als 300 Jahre alte Athenäum haben sich nun die Zeiten erfüllt. Es wird in der nächsten Zukunft abgelöst. Es wäre größter Undank, wollten wir ihm nicht ein ehrendes Andenken bewahren. Denn es hat als Unterrichtsanstalt in diesen 300 Jahren seines Bestehens eine Mission erfüllt. Es war die Pflanzstätte intensiver humanistischer Kultur. Es war die Quelle, aus welcher geistiges Leben in alle Städtchen unseres Landes floß. Seine Lehrstühle hatten Männer inne, die für unser nationales Leben viel bedeuten, Repräsentanten unseres Volkstums; Repräsentanten auch des Ideenguts, das in seiner Gesamtheit die abendländische Kultur darstellt. Dort

wurden in ununterbrochener Folge die geistigen Leiter der Generationen nach bewährten Grundsätzen mit dem Wissen und den moralischen Eigenschaften ausgerüstet, die sie befähigten, eine Tradition fortzusetzen, die darauf bedacht war, zugleich unser Augenmerk den großen Kulturströmungen zuzuwenden und unsere nationale Eigenart inmitten unruhiger Zeitumstände zu erhalten. Aus dem alten Kollegium und späteren Athenäum erneuerten sich die Lehrer des Volkes, die geistlichen Hüter der christlichen Weltanschauung, die Magistraten und Verwaltungsbeamten. Vater und Sohn wechselten ab auf den Schulbänken und büffelten mit Fleiß Deklination und Konjugation, mathematische Formeln und Kapitel aus Geschichte und Naturwissenschaften, den Tag abwartend, an dem eine hohe Kommission ihnen die Reife erteilte für das weitere Studium an den hohen Schulen des Auslands oder den Bureauposten in einer Verwaltung des Herzogtums, später des Großherzogtums. Wohl nahmen später parallele Schulen dem Luxemburger Athenäum einen Teil seiner Pflichten ab, in Echternach, Diekirch und in der jüngsten Zeit in Esch, aber für die Geschichte unseres Unterrichtswesens bedeutet das Athenäum die Wurzel, aus welcher der mittlere Unterricht der Humanitäten emporwuchs.

Es gehört zu der Institution von diesem Wert auch ein Rahmen, der dazu paßt. Das Unterrichtswesen nimmt in unserm Jahrhundert einen Platz ein, der mehr wie je bestimmend ist für die Gestaltung unserer Zeit.

Man hat ihm deswegen auch überall Räumlichkeiten zugewiesen, die seiner Bedeutung und den Anforderungen entsprechen, die heute an seine Mission gestellt werden. Von Jahr zu Jahr wächst die Zahl der jungen Leute, die sich dem Studium widmen. Neue Disziplinen werden in die Programme eingegliedert und fordern entsprechend schulische Erweiterungen. Und die Hygiene und die Ästhetik haben vor allem auch in dem Gebiete der Schulbauten endgültig Bürgerrecht erworben. Alle diese Gründe haben zu einem Neubau für das Athenäum geführt.



Die langwierigen Verhandlungen dazu sind allgemein bekannt. Es wäre für den Berichterstatter

erfreulicher, das neue Gebäude gleich von innen und außen durch Photos den Lesern vorzuführen, aber einstweilen besteht es bloß im Entwurf, auf Papier und in einer Gipsreproduktion in Miniatur. Aber aus dem Projekt läßt sich doch schließen, daß der Neubau eine imposante Erscheinung im Stadtbild werden wird.

Wir lassen dem Schöpfer des Projekts, dem Architekten Herrn Hubert Schumacher das Wort, der uns den Bau in aller Kürze skizziert.

Der vorliegende Bauplan wurde unter 52 Wettbewerben von einer Jury ausgewählt, wie man sich wohl erinnern wird. Herr Schumacher selbst hat an der Ecole des Beaux Arts studiert, und sein Projekt trägt unverkennbar den Einfluß der französischen Baukunst der Jetztzeit. Er ist keineswegs das, was man in der Architektur unter einem hochmodernen Bau gewöhnlich versteht; er nimmt starke Rücksicht auf die Tradition in der Architektur und vor allem auch auf die Gepflogenheiten bei uns, auf das Landschaftsbild.

Der Neubau wird, man darf es nun wohl mit einiger Gewißheit sagen, in das Terrain zu stehen kommen, das hinter der Stiftung Pescatore, nach Limpertsberg zu, liegt. Der Plan des Projekts fügt sich der Form des Terrains ein; die dort angepflanzten Bäume werden zum größten Teil erhalten bleiben.

Übrigens ist der Bau eines Musée Pescatore in derselben Axe vorgesehen, und die beiden Gebäude werden später ein architektonisches Ganzes bilden.

Die Straße zwischen dem Athenäum und dem Museum steht in direkter Verbindung mit dem Boulevard Paul Eyschen und führt weiter zur Belle Vue, geht also am Pescatorestift abwärts. Ein projektiertes Rond-Point erlaubt die freie Zirkulation der Autos.



Das vorliegende Projekt ist in drei Teile gegliedert: 1. Die Klassensäle mit Direktion und Professorensälen; 2. der Flügel der Amphitheater und Räumlichkeiten für wissenschaftliche Fächer; 3. die Turnsäle und der Festsaal.

Alle Klassensäle schauen auf den Hof, liegen also nach Süden und Südosten. Es sind Räume vorgesehen für etwa 1500 Schüler.

Die Nebenräume, Kleiderräume und Toilettenräume liegen nach Norden. Die gemeinsamen Studiersäle befinden sich aus Gründen des leichteren Zugangs im Erdgeschoß im östlichen Flügel. Aus denselben Gründen wurde auch das Arztzimmer ins Erdgeschoß gelegt.

Konferenzzimmer und Bibliothekräume liegen im ersten Stockwerk.

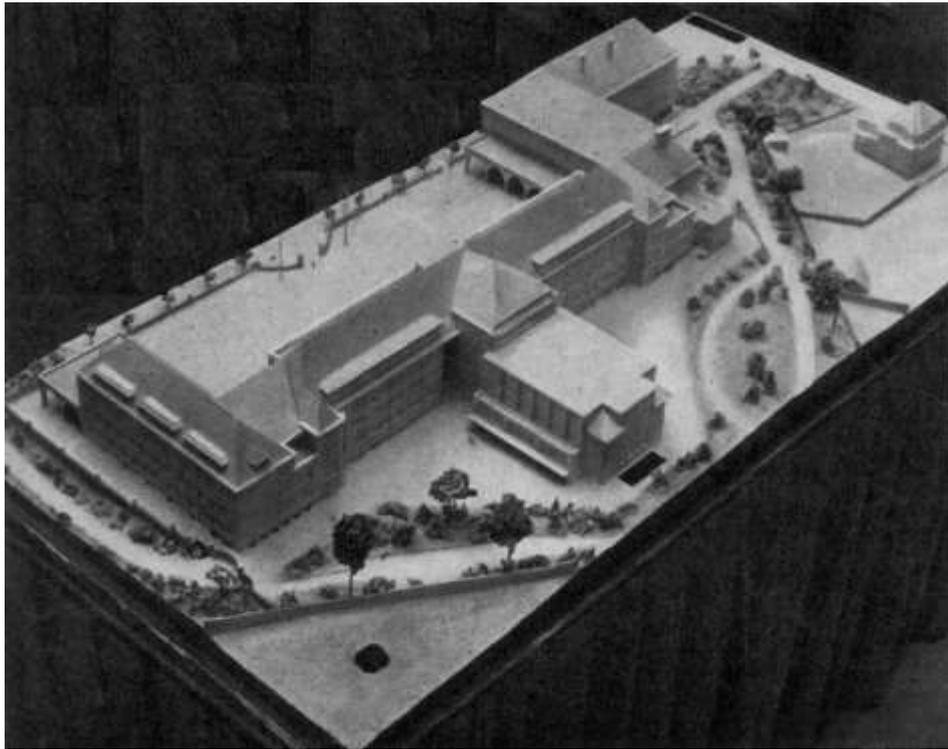
Auf dem dritten Stockwerk befindet sich der geräumige und einwandfrei belichtete Saal für Freihandzeichnen, nach Norden gelegen, wie es wegen der Belichtung vorgeschrieben ist. Außerdem gibt es noch zwei andere Zeichensäle nebst dazugehörigen Räumen auf demselben Stockwerk.

Die Amphitheater für Naturwissenschaften, Physik und Chemie, sowie deren Dependenzien werden in einem abgetrennten Flügel eingerichtet.

Die Turnsäle sind von den Klassenzimmern getrennt; außerdem sind zwei Spielterrains im Freien vorgesehen, welche Freiluftübungen erlauben, ohne daß der Unterricht gestört wird.

Der Festsaal auf dem ersten Stockwerk wird durch eine breite Haupttreppe gleich neben dem Haupteingang erreicht, so daß das Publikum denselben erreichen kann, ohne das Gebäude zu durchqueren. Vor diesem Saal liegt das große Foyer mit Lift, Vestiären und Toilettenräumen.

Der geräumige Hof ist von drei Seiten eingerahmt durch den Zentralbau und die beiden Seitenflügel und auf diese Weise gegen Norden und Westen geschützt. Zu beiden Seiten befinden sich überdies gedeckte Hallen für den Aufenthalt der Schüler bei schlechter Witterung.



Soweit erläutert Herr H. Schumacher uns den Neubau, dessen Pläne bis in die Einzelheiten fertig da liegen. (Herr Schumacher hebt besonders die kostbare Mitarbeit seines Kollegen Herrn P. Grach hervor, den er zur Ausarbeitung der Pläne herangezogen hat.)

Die Maquette des Neubaus, welche uns eine recht gute Vorstellung gibt von dem auszuführenden Bau, stammt von Herrn M. Haagen.

Hoffen wir, daß in kurzer Zeit mit den ersten Arbeiten begonnen werden kann und daß wir in unserer Zeitschrift in möglichst kurzer Zeit das neue Athenäum in Wirklichkeit zeigen können.

AZ-1940 N°7

Photos souvenirs

Depuis 1982, année de la constitution de notre association, il nous est arrivé de trouver une lettre dans le courrier, soit dans la boîte personnelle soit dans celle à l'Athénée, qui renfermait des photographies d'antan.

Le texte accompagnateur était souvent des plus laconiques: «Ech hu geraumt an dës Photoen erëmfond. Dir kënnst se vläicht brauchen». Pas de signe distinctif qui nous permettait de localiser l'expéditionnaire!

Nous profitons de ces lignes pour remercier ces Anciens-donateurs anonymes.

Des photos avec ou sans légende ..., nous les publierons avec ou sans légende.

Pourtant nous comptons sur votre complicité: mettre des noms sur les visages, faire revivre les photos est notre objectif!

Le principe adopté par nous pour permettre leur lecture, est le suivant: à faire passer une règle de la gauche vers la droite; si les visages sont sur la même ligne, alors la lecture se fait du bas vers le haut, c'est à dire, de l'avant vers l'arrière. Toute exception à cette règle est signalée. Pour nous aider à compléter notre collection, utilisez notre boîte aux lettres: Anciens de l'Athénée, 24, Bd Pierre Dupong, L-1430 Luxembourg, ou par email à: anciens@al.lu.

Grâce aux moyens actuels de stockage digital, tout document ou photographie vous sera rendu au plus vite. Merci beaucoup pour votre collaboration!

Bulletin 25, page 15: La conférence des professeurs en excursion.

Le nom du personnage accroupi entre Johny Greiveldinger et Jean Steffen nous manquait. C'est Roger Brachmond qui nous le communique: il s'agit de Robert Schmit, stagiaire en education artistique à l'Athénée et qui par la suite est professeur à Diekirch en passant par le Lycée technique Ettelbruck. Un grand merci!



Nicolas Koemptgen, Joseph Wagener, Jos Meyers-Cognioul, Jean-Pierre Erpelding, Nicolas Majerus, Pitter Klaess, Ernest Bisdorff, Jean-Pierre Stein, Josy Maertz, Ernest Ludovicy, Marcel Engel, Albert Gloden, Marcel Schiltz, Joseph Hess, René Schaaf accroupis: Joseph Heinen, Johny Greiveldinger, Robert Schmit, Jean Steffen, Marcel Gérard, Albert Kugener.



**Conveniat de la
Promotion 1907**

Antoine Toellé, (Versicher.direktor) Luxbg,
Camille Scholtus, (médecin) Esch/Alzette
Carlo Türk, (Bankdirektor) Luxembourg,
Nicolas Klein, (curé) Walferdange

Alphonse Hellers, (curé) Bous
Lucien Koenig, (Professeur) Luxembourg
René Blum, (Ambassadeur) Bridel



Promotion 1898 lors du 30^e anniversaire de l'examen sur la terrasse du Casino (bd du Viaduc)

1^{re} rangée: J.P. Stolper, Dr Camille Gantenbein, Jules Klensch, Philippe Scheer, Dominique Scholer

2^e rangée: Eugène Thyse, Mathias Schmit, Eugène Medinger, Adolphe Simmer, Dr Nicolas Marx, François Servais

3^e rangée: Nicolas Grosges, Nicolas Simmer, Jean Hoffmann, Louis Ackermann, Jean-Pierre Penning, Nicolas Wagener

4^e rangée: Emile Hentgen, René Hemmer, Jean-Pierre Lampertz, Edouard Feyden, Michel Kintzelé, Jean-Pierre Wagner, Félix Schroeder, Victor Henrion



Joseph Zimmer, Constant Lamesch, prof. Marcel Engel, Nicolas Rayeck,
Aloyse Belche, Jacques Santer, Charles Reckinger

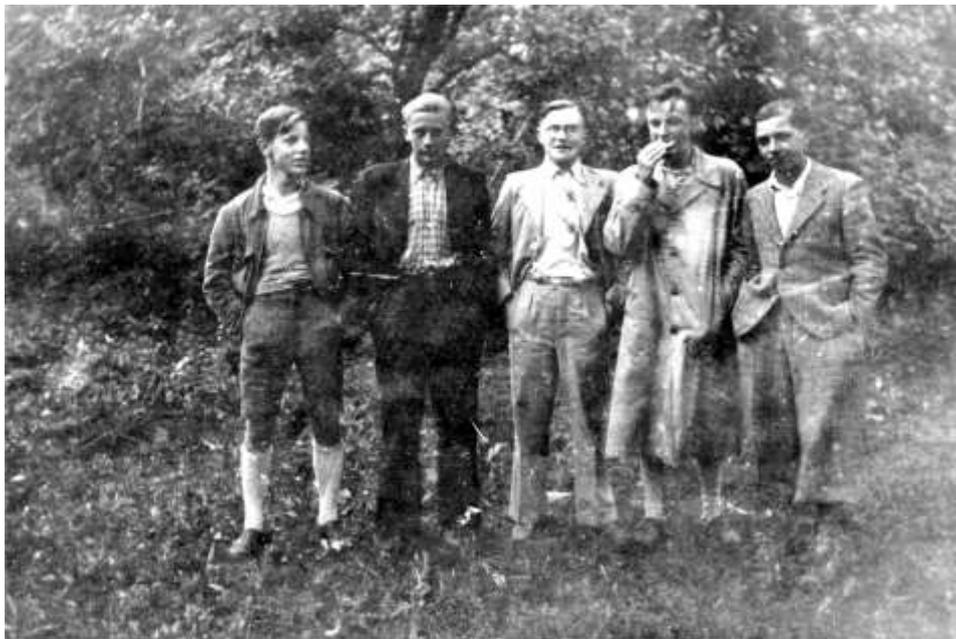


2e A 1930-1931

Henri Stumper, René Ury, Joseph Guill, Jean-Pierre Jacoby, Marcel Lamesch,
Adolphe Krier, Camille Biever, Armand Kreins, Jean Hemes, Henri Heirendt, Henri Kox,
Marcel de la Hamette, Jean Koppes, René Majerus, Robert Engel, Raymond Sunnen,
Leon Treff, Bob Calmes, Roger Muller, Marcel Engel, Jean Brendel, Jo Eicher



Excursion du groupe théâtral à Maria-Lach en 1963:
Marc Lauer, Claude Petit, Marc Fischbach, Michel Kieffer, Paul Ehman, René Stoos,
Marcel Cloos, Camille Henx, Thed Koenigsberger, Marc Olinger, Raymond Weber,
Robert Wagner, Gaston Elvinger, Georges Sand, Abbé Emile Sinner, Réginald Neumann



Début des années quarante:
Gérard Margue, René Hallé, Schneider, Robert Thoma, Roger Liot



Cours supérieurs lettres 1962-63:

Fränz Christnach, Josée Bludau, Edy Schmitz, Sylvie Schmit, Adeline Pellegrino,
 Robert Humbert, Henri Hostert, Elsy Zanen, Marie-Josée Brimeyer, Liliane Erpelding,
 Marcel Bamberg, Léandre Schockmel, André Hoffmann, Guy Christnach,
 Marie-Paule Hetto, François Daro, Jean-Pierre Jacobs, Hilda Gierens, Jean-Pierre Kraemer,
 Alfred Feltes, Roland Holz



Equipe de football des enseignants du LGL constituée de maints anciens élèves ou
 professeurs à l'Athénée: Vic Kremer, Camille Kieffer, John Els, Georges Lanners,
 Roger Wintersdorff, Aloyse Belche, Pierre Thill, Gusty Braun, Roland Heintz, Guy Linster,
 Léon Weyland, Tit Manon, Léon Doemer, Paul Reckel

2007: Conveniat de la «Première C» de 1952



Jean Jacoby, Alex Scholtus, Jean Petin, Roger Brachmond, Mathias Schiltz,
Raymond Quintus, Albert Lucius, Robert Schockmel, Paul Cloos, Charles Biermann,
Pierre Everard, Henri Hennico, Nicolas Jegen, Marcel Simon
Absents: Claude Laby, Jean Ney, Jean Peschon
Décédés: Tun Deutsch, Fernand Duhr, Florent Gilson, Paul Kuffer,
Alphonse Theis, Pierre Trierweiler

Récemment les anciens camarades de classe de la «Première C» se sont rencontrés pour leur conveniat annuel. Cette année, les retrouvailles ont été placées sous le signe d'un anniversaire rond. En effet, il y a cinquante-cinq années déjà qu'ils ont passé l'examen de fin d'études secondaires à l'Athénée. A remarquer que la classe «Première C» était, d'après le programme des matières d'étude, une classe de section latine B [de mathématiques donc].

La rencontre amicale a débuté en l'église Saint Michel au «Fëschmaart» par une messe célébrée par notre collègue de classe, le vicaire général Mathias Schiltz, en commémoration des anciens élèves vivants et décédés de la «Première C».

L'encadrement musical fut assuré par l'organiste titulaire, M. Alain Wirth et notre collègue Roger Brachmond

Par après suivait un déjeuner amical au restaurant renommé «Cercle Münster» au Grund.

Après avoir passé quelques heures agréables ensemble, cette sympathique rencontre a pris fin par une visite guidée de l'exposition «Luxembourg et Grande Région - Cartes, Atlas et Vues (XV^{ème} au XIX^{ème} Siècle), collection privée du Dr Niewodniczanski de Bitbourg, qui se tenait à l'Espace «Monterey» de la banque Fortis sise place Aldringen.

In fine, nous publions une photo-souvenir de la classe «Première C» avec le directeur Jean-Pierre Stein et le professeur de chimie Eugène Lahr.

Cette photo a été prise quelques jours avant le commencement de l'examen de fin d'études secondaire, donc en juin 1952, ayant le grand portail d'entrée dans la cour de l'Athénée comme arrière-fond.



1. rangée: Henri Hennico, Marcel Simon, Albert Lucius, Roger Brachmond, Jean Petin, Mathias Schiltz, le directeur Jean-Pierre Stein, Paul Kuffer, le professeur Eugène Lahr, Alphonse Theis, Claude Laby, Tun Deutsch, Charles Biermann, Jean Ney, Robert Schockmel
2. rangée: Jean Peschon, Pierre Everard, Jean Jacoby, Raymond Quintus, Florent Gilson, Fernand Duhr, Pierre Trierweiler, Alex Scholtus

Absents: Paul Cloos, Nicolas Jegen

texte et photos: Marcel Simon

1951-1952: Régent de la I^{re} C: Nicolas Koemtgen

Commission d'examen de fin d'études secondaires:

Commissaire du Gouvernement: Pierre Winter

Membres effectifs: Jean-Pierre Stein, Nicolas Koemtgen, Eugène Lahr, Albert Gloden, Arnould Nimax, Joseph Goedert, Nicolas Majerus, Joseph Hirsch

Membres suppléants: René Schaf, Georges Spoden, Albert Kugener

Rédaction française: Dans la solitude, il faut veiller sur ses pensées, dans la famille sur son humeur, dans la société sur ses paroles.

Rédaction anglaise: God give us the fortitude to endure the things which cannot be changed, and the courage to change the things which should be changed, and the wisdom to know one from the other. (Oliver J. Hart)

Rédaction allemande: Der Weg zur Heimatliebe, soll er nicht zu Beschränktheit, Vorurteil und Dünkel führen, muss über das Weltbürgertum gehen.

Pendant l'année, le sujet d'une rédaction du cours de français s'énonçait:

Discours prononcé lors de l'inauguration du nouvel Athénée.

P.S. C'était une manière élégante et prévoyante de se procurer une allocution en faisant travailler les élèves! Mais maheureusement, cette occasion ne s'est jamais présentée!

Conveniat de la promotion 1944

Le 24 juin 2007, les sept rescapés de la Section Gréco-Latine, promotion 1944 de l'Athénée, s'étaient donné rendez-vous au Restaurant Le Patin d'Or.

La deuxième Guerre mondiale a coûté la vie à six de nos collègues de classe: Aloyse Dentzer, Edouard Kolber, Alexander von Linstow, Edmond Poull, Joseph Schneider et Paul Schumacher.

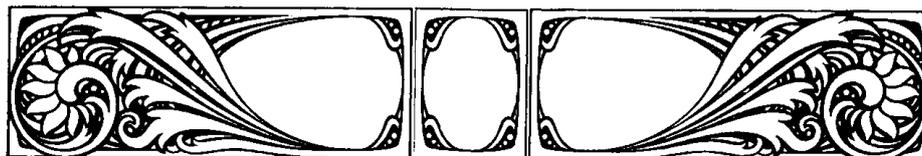
Richard Warnier a été victime d'un accident de sport. (Cf notre bulletin n°19)
Roger Thill est mort de maladie peu de temps après la guerre.

Six copains nous ont quittés ces dernières années: Robert Capesius, Edmond Faber, René Hallé, Joseph Plein, Josy Reuter et Paul Schroeder.



Sur notre photo, assis de g. à dr. Théophile Weyrich, Dr Joseph Mersch, Henri Lutgen.

Debout de g. à dr. Dr André Erasmy, Jean-Pierre Oestreicher (qui nous a quittés aussi entretemps), Félicien Maas et Henri Blaise





La IreC 1965 lors du convéniat 1988:

-----, Marc Weber, Charel Jacoby, Norry Jacobs, Jos Laures, Paul Schneider, Robert Scholer, Paul Mahowald,---, Romain Poos, Marc Schmit, Raymond Hastert, Niki Decker, Paul Rieff, Fernand Philippe, Charles Pletschette, Nico Margue, Raymond Thomas



Promotion 1897: retrouvailles en 1925: Michel Beck, Bernard Ries, Bernard Clasen, Léon Biermann, Koetz, Michel Urwald, Jean-Pierre Schleich, Camille Mines, Edouard Jacques, Jean Origer, Nicolas Reinert, Antoine Lefort, Adolphe Hanne, Nicolas Schneidesch, Mathias Tresch, Charles Stirn, Auguste Michaelis, Henri Schintgen, Jean Wagener

rue Notre-Dame
[Theresienstrasse]



le «mur» boulevard Roosevelt
[boulevard du Viaduc]



vue d'hiver

